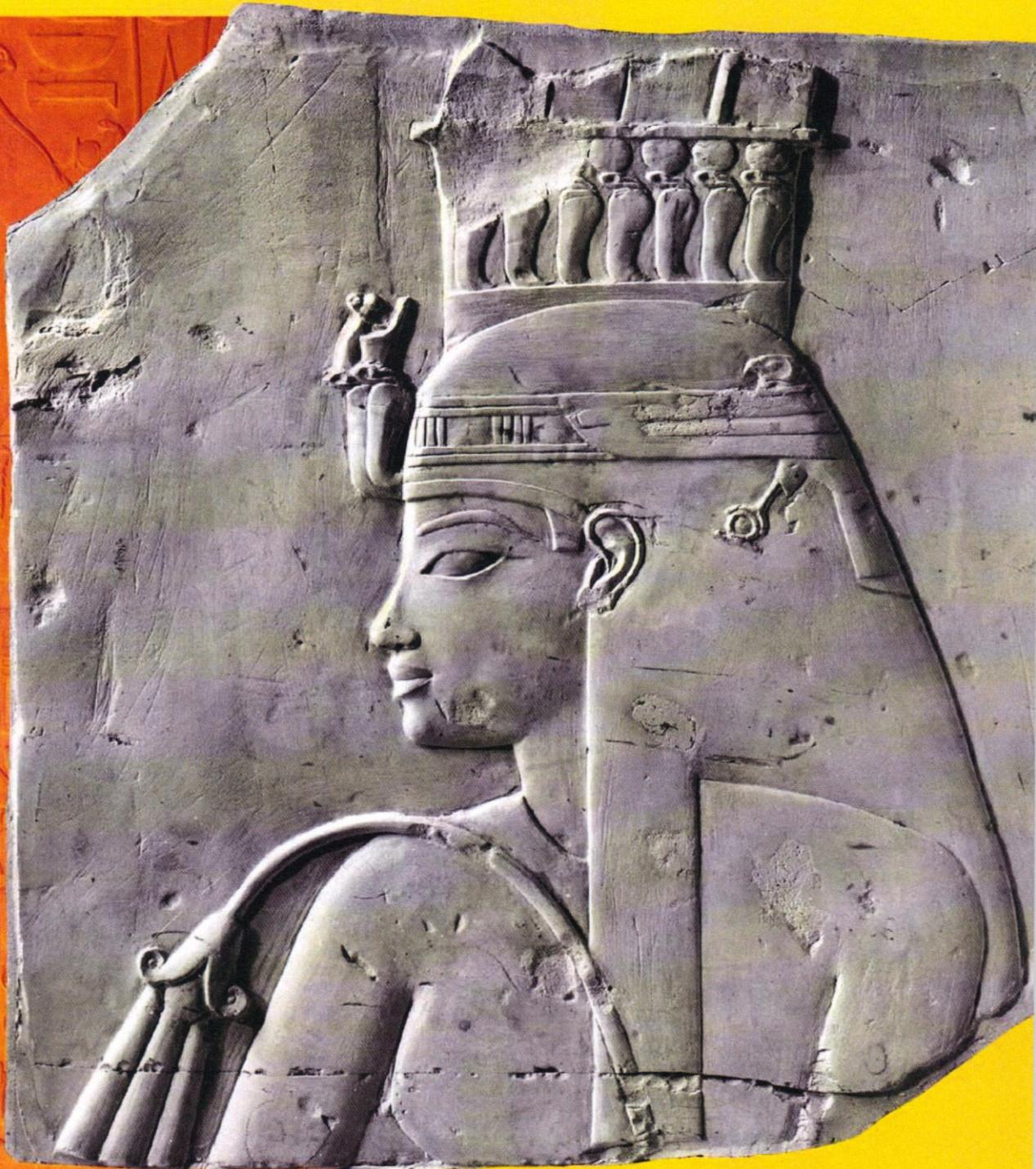


**Association Dauphinoise d'Égyptologie
Champollion**



SENOUAY

septembre 2010

N°9

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Membres d'honneur

Comité scientifique :

Dr Zahi Hawass (Égypte), Fathy Saleh (Égypte), Charles Bonnet (Suisse), Herman De Meulenaere (Belgique), Philippe Derchain (Allemagne), Erik Hornung (Allemagne et Suisse), Bernadette Menu (France), Joseph Padro Parcerisa (Espagne), Alessandro Roccati (Italie), Michel Valloggia (Suisse), Dirk Van Der Plas (Pays Bas), Claude Vandersleyen (Belgique), Pascal Vernus (France), Christiane Ziegler (France)

Personnalités Dauphinoises :

Jean Balestas, Jean Mourey, Brigitte Périllié, Julien-Jacques Saby

Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Isabelle Dubessy, Véronique Gay, Danielle Hargous, Annie Mouchet, Dominique Terrier, Céline Villarino.

Messieurs René Devos, Jean-Claude Goyon, Rémi Lamarque, André Poujoulat, Jean-Louis Sahun.

Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon

Vice-président : Jean-Louis Sahun

Secrétaire : Céline Villarino

Secrétaire adjointe : Dominique Terrier

Trésorier : René Devos

Trésorière adjointe : Danielle Hargous

Conseillère scientifique :

Christine Cardin

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adeq.net

Photos de couverture : Fragment de relief représentant la reine Tiy - Par courtoisie des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude Obsomer.

SOMMAIRE

Page	4	Le mot du Président
Page	5	Voyages et visites de musées
Page	7	La fête de l'égyptologie 2009

Les conférences

Page	8	Aux origines de l'écriture : d'Abydos à la Mésopotamie, François TONIC
Page	11	L'écriture égyptienne en liberté : des petits bonhommes par centaines, Philippe COLOMBERT
Page	12	Hiéroglyphes créateurs, Bernard MATHIEU,
Page	16	Le cheval dans la société pharaonique, Pascal VERNUS
Page	19	L'œuvre architecturale de Thoutmosis III à Thèbes, Florence MARUEJOL
Page	21	Les domaines d'Amon et de Mout à Tanis, Philippe BRISSAUD
Page	24	L'Europe à la découverte de l'Égypte : des Croisés à l'ère de l'Égyptologie, Jean-Claude GOYON
Page	27	Un labyrinthe thébain : la tombe du prêtre Padiaménopé (TT33), Isabelle REGEN
Page	30	Le thème de la satire des métiers dans les Enseignements ramessides, Vanessa RITTER
Page	33	La collection égyptienne du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, ses origines et son développement, Luc LIMME

Année 2010-2011

Page	37	Programme des conférences
Page	38	Programme des cours à l'UIAD
Page	39	Séminaires d'égyptologie

Le mot du Président

La Neuvième livraison de notre bulletin de liaison, me donne à nouveau l'occasion d'exprimer la gratitude que j'éprouve pour la confiance renouvelée par vous tous à l'efficacité et au dévouement du Conseil d'Administration que vous avez reconduit unanimement en janvier dernier. Il y a là une preuve évidente que l'action menée de concert est utile, qu'elle vous apporte ce que vous attendez de nous et qu'il nous faut donc persévérer. Un signe certain est le plein succès des Journées de l'Égyptologie 2009 et leur reconnaissance par les autorités locales qui leur accordent un soutien généreux. Ce qui pouvait naguère paraître du ressort de l'utopie s'avère depuis un moyen inégalé de porter le message que nous avons pris en charge vers le plus grand nombre de ceux sur qui l'Égypte antique exerce une attirance que n'ont plus guère les civilisations classiques. Dans ce domaine, la voie à suivre est clairement tracée, et je gage que la prochaine session au Lycée Champollion rassemblera en nombre encore plus considérable les Grenoblois, petits et grands, acquis à la cause que nous défendons.

L'assainissement complet de la situation financière, confirmé lors de la dernière Assemblée Générale, permet maintenant d'entreprendre et de mener à bien une autre tâche moins spectaculaire, pourtant tout aussi importante, qui, dès la fondation de l'Association, était le second des objectifs prioritaires à atteindre. On se souvient que la maison de Vif abritait un nombre important de volumes reliés contenant les correspondances personnelles des Frères Champollion, de même que des contributions scientifiques autographes. Transférée et conservée aux Archives Départementales de l'Isère, cette somme inestimable pour l'histoire de l'Égyptologie y attendait jusqu'ici un dépouillement et un classement exhaustif, seul à même d'en établir le contenu. Accompli dans le respect de la volonté des ultimes descendants de la famille, ce recensement doit, à terme, permettre d'exclure de la communication au chercheur tout document afférent à la vie privée des Deux Frères, tout en lui donnant accès à la matière scientifique qui recèle, à n'en pas douter, de précieuses informations inédites. C'est un grand soulagement pour votre président de voir un projet, trop longtemps remis faute de moyens et d'acteur, entrer à exécution avant le terme de cet exercice.

Nul ne peut encore estimer le temps qui sera nécessaire pour venir à bout de la tâche à accomplir et le Conseil d'Administration et moi-même vous tiendrons informés régulièrement de l'état d'avancement du travail. Celui-ci, humble et sûrement ardu, n'aura pas, a priori, un retentissement immédiat et ne fera pas la une des gazettes régionales ou nationales. Votre compréhension assortie du renforcement de votre soutien constant demeure le facteur capital pour parvenir à la réussite complète de la première entreprise tout entière tournée vers la science qu'assume notre communauté. Le succès adviendra, je ne peux en douter, et nous pourrons, tous ensemble, être fiers d'avoir rempli une part non négligeable des volontés communes qui nous motivent.

Le Président
Jean-Claude Goyon

Visite du Musée égyptien de Turin

SAMEDI 30 JANVIER 2010

En ce froid samedi matin, la passion pour l'Égypte ancienne nous fit nous retrouver devant le monument des Diabes Bleus. Notre car bientôt rempli d'une cinquantaine de participants à la visite du « Museo Egizio di Torino » nous amena alors à passer la frontière italienne. Autant la neige avait ralenti quelque peu notre progression dans la vallée de la Maurienne, autant nous découvrîmes un temps clément avec du soleil sur le versant transalpin. L'indispensable arrêt sur une aire d'autoroute permit de reprendre des forces avec, pour certains, la possibilité de boire un espresso. Enfin, nous arrivâmes à 10 h30 à Turin. Je retrouvai, pour ma part, des lieux familiers que j'avais fréquentés vingt ans plus tôt. À partir du Jardin Royal près duquel notre car s'était arrêté, nous atteignîmes à pied le musée, admirant au passage le centre historique de la ville.



Couple anonyme de chanteurs d'Amon
XIX^{ème} dynastie. Museo egizio Turin

La visite commentée par trois guides, Christine Cardin, Céline Villarino et moi-même débuta à 11 heures avec un décalage d'une demi-heure par groupe pour ne pas nous gêner mutuellement et encombrer les salles d'exposition. Après avoir rappelé brièvement, à mes auditeurs, l'histoire de cette collection fabuleuse qui naquit officiellement le 23 janvier 1824, je leur montrai la dépouille d'un homme mort voilà plus de 3000 ans et dont le corps s'était parfaitement conservé. Nous fûmes fascinés par la qualité de bas-reliefs qui montraient, chose exceptionnelle, un beau portrait du pharaon Djoser. Un riche fonds de stèles fausses-portes avec une frise d'oies peintes nous ravît. Au sous-sol, où le visiteur doit descendre et monter des escaliers tortueux, l'évocation des puissants nomarques de la Première Période Intermédiaire et du Moyen Empire passe par l'exposition de statues grandeur nature en bois, de sarcophages dignes de rois comme celui d'Ibou, et d'un mobilier funéraire intact disposé tel qu'il fut trouvé. Remontant à la lumière pour accéder au domaine des dieux, nous entrâmes dans un temple dédié à Amon et à Horus de Miâm, la chapelle d'Ellessiya. Jadis sise en Nubie, et creusée dans le roc par la volonté de Thoutmosis III, elle fut offerte à l'Italie en remerciement de sa participation à la campagne de sauvetage de l'Unesco. Et puis, ce fut le choc. Sous les feux de savants éclairages et se reflétant dans de grands miroirs, les statues des grands pharaons trônent dans deux salles : Thoutmosis I^{er}, Thoutmosis III, Aménophis II, Ramsès II « l'Apollon du belvédère égyptien » comme le nommait Champollion, Séthi II, de taille colossale, aux côtés de statues divines, telles celles de Sekhmet et de Ptah. Un monument portant les cartouches dogmatiques d'Aton éveilla notre curiosité. Quelle était sa fonction ?

Au premier étage, la muséographie de la salle des papyrus et des sarcophages, représentative du XIX^{ème} siècle, me permit de commenter certains chapitres du « Livre des Morts ». J'entraînai mon groupe à faire un arrêt devant une modeste vitrine et des fragments d'un sarcophage royal : voilà tout ce qui reste du mobilier funéraire de la reine Nefertari, épouse de Ramsès II. La tombe de Khâ, directeur des travaux dans la Vallée des Rois, et de son épouse Merit, suscita beaucoup de questions. Découverte intacte par Schiaparelli en 1906 à Deir el-Medineh et installée dans le musée telle qu'elle fut découverte, elle livre toute sa richesse : de beaux sarcophages dignes de grands dignitaires, une coudée dorée offerte par le roi Aménophis II et un magnifique « Livre des Morts ». Mais aussi les objets de la vie quotidienne, comme des pains, des noix doum dans des filets, des poteries, des coffrets, des vêtements, et même la perruque de Mérit. Puis, nous admirâmes les peintures de la chapelle du « scribe des contours » Maia ainsi qu'une belle maquette montrant, en coupe, la structure d'un complexe funéraire de ce village des artisans. La visite continua dans la salle des papyrus. Visiblement, hormis la carte de l'Ouadi Hammamat et l'ostracon à la danseuse acrobatique, le papyrus dit érotique, où des hommes et des femmes se complaisent dans des situations scabreuses, focalisa toute l'attention de mon public (je veillai à ce que tout le monde eût l'âge légal pour regarder ces images X). Après une évocation rapide de la Basse Époque et de la période ptolémaïque, où j'insistai sur le renouveau artistique de la Troisième Période Intermédiaire, combattant ainsi certaines idées reçues, je décidai d'interrompre mon commentaire. Visiblement mon auditoire était toujours aussi passionné mais la fatigue se faisait sentir. En effet, depuis trois heures, il me suivait alors que la visite était initialement prévue pour durer une heure et demie. Finalement, les trois groupes se retrouvèrent ensemble vers 15 heures 30 au même endroit. Et ce fut dans la bonne humeur que le retour sur Grenoble s'effectua, aux dernières lueurs de cette si riche journée.

Gilles Delpech

Voyage en Allemagne

20-24 avril 2010

Pour quelques grains de poussière crachés par le volcan islandais Eyjafjöll, notre escapade germanique était compromise. Mais, aventureux comme le sont les membres de l'ADEC, ils ont décidé d'embarquer à 22h00 le lundi 19 avril à bord d'un bus « grand confort » pour une durée de seize heures afin de relier la capitale des Alpes à la capitale allemande.

En début d'après-midi du 20 avril nous avons rejoint l'île des musées pour visiter le Neues Museum inauguré en octobre 2009. Une visite guidée nous a permis d'effectuer une première approche. La muséographie du Neues Museum interroge l'historien d'art qui sommeille en nous : la salle des sculptures met en dialogue des statues de différentes époques ; la salle amarnienne, intitulée « sous les rayons d'Aton », recrée un temple solaire dont chaque statue serait baignée par les rayons revigorants du soleil. Le parcours thématique de ce musée évoque autant l'historiographie, l'art que la littérature (salle de la bibliothèque). La visite ne saurait être complète sans la rencontre avec le buste de Néfertiti. Il se trouve dans une salle qui lui est entièrement consacrée et il est particulièrement bien gardé : dans cette salle, face à la beauté incarnée, les voix se taisent...

Le lendemain, mercredi 21 avril, nous faisons un tour de la ville de Berlin : le Reichstag, la porte de Brandebourg, Alexanderplatz, Check Point Charlie et les restes du mur... L'après-midi est libre : un petit détour par le Musée Pergame pour la plupart d'entre nous.

Le jeudi 22 avril, nous avons rendez-vous au Château du Sans Souci à Potsdam, ancien palais d'été du roi de Prusse Frédéric le Grand. Le Sans Souci et ses jardins sont inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1990. L'après-midi libre a permis, aux uns, de se balader dans les rues berlinoises et, aux autres, de retourner admirer le buste de Néfertiti.

Le vendredi 23 avril, notre bus nous a conduit au Musée Kestner à Hanovre où une guide germanophone accompagnée d'une Française résidant à Hanovre et servant d'interprète nous ont fait la visite de ce musée fort charmant. Celui-ci possède une belle collection d'amulettes dont la rare figuration d'un Bès potier qui fut l'objet d'attention particulière par les photographes du groupe. Ce musée possède aussi quelques beaux reliefs d'époque amarnienne. L'après-midi, nous avons rejoint Hildesheim où une guide de la ville nous a présenté les caractéristiques et les légendes de cette petite cité germanique.

Le samedi 24 avril, avant de rejoindre le Musée Römer und Pelizaeus, nous avons visité l'église Saint Michel.

Au musée, une guide anglophone nous a présenté les œuvres majeures dont la statue assise d'Hémiounou, vizir de Khéops. Ce musée conserve surtout des œuvres de l'Ancien Empire : reliefs de mastabas et statues dont la plupart provient de Giza. Il possède également un sarcophage du Moyen Empire au nom de Nakht dont l'intérieur est décoré d'un calendrier stellaire. Enfin, il expose la chapelle de culte de Ptolémée I provenant de Tounah el-Gebel.

Après cette visite, il était temps de retourner au bus pour faire la route jusqu'à la France. A nouveau quelques heures de bus nous attendaient mais quelques grains de poussière n'allaient pas altérer notre enthousiasme...



La coupole du Reichstag



Ibis – Musée d'Hildesheim

Céline Villarino

La fête de l'égyptologie des 3-4 octobre 2009

Les 3 et 4 octobre 2009, L'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion organisa sa fête annuelle de l'égyptologie au Musée Dauphinois et au Musée de Grenoble. Comme les années précédentes, le programme attira en nombre les petits et les grands à venir partager l'engouement pour l'Égypte avec les bénévoles de l'association. Cette année, le thème de la manifestation permet d'apprécier l'Égypte en toutes lettres en découvrant ses écrits et ses écritures.

L'initiation aux hiéroglyphes proposée aux enfants et aux adultes ravit les participants. Les huit ateliers ont accueilli un peu plus de 130 enfants sur les deux jours et une cinquantaine d'adultes ont participé aux ateliers d'épigraphie. Les jeux éducatifs, le concours de dessin et la lecture de contes égyptiens furent très appréciés des enfants et des parents. Non moins de 160

personnes furent transportées par les aventures des rameuses et des animaux en tout genre.

Les visiteurs ont également pu visionner les films documentaires sur Jean-François Champollion et sur le voyage en Égypte de 2009 dans le Sinaï et le Delta. Les commentaires dispensés par les membres de l'association à propos des maquettes ont été suivis avec grand intérêt. Le public découvrit les maquettes de la pyramide de Khéops, de la tombe de Sennedjem, d'un habitat traditionnel et sa ferme et d'un moule à briques. L'explication de la Chapelle Blanche (détail de la maquette ci-contre) fut particulièrement appréciée.

Par ailleurs, les conférences eurent un grand succès. Messieurs François Tonic et Philippe Collombert présentèrent respectivement « D'Abydos à la Mésopotamie, création de l'écriture et son but », et « L'écriture égyptienne en liberté : des petits bonshommes par centaines ». Le samedi soir, les membres de l'association purent suivre la conférence de Monsieur Bernard Mathieu sur les « Textes des Pyramides ». La soirée se termina autour d'un dîner égyptien. Le lendemain, le président de l'association, Monsieur Jean-Claude Goyon, fit une communication sur « Pêcher, chasser, passer une belle journée, ou les loisirs de saison dans la vieille Égypte »¹. Monsieur Pascal Vernus conclut ce week-end en développant « La place du cheval dans la civilisation égyptienne ».

Et enfin, le public eut l'occasion de découvrir la collection égyptienne du musée de Grenoble grâce aux visites guidées organisées, pour l'événement, par les membres de l'association. 390 entrées ont été enregistrées durant ces deux jours. Cette collection comprend du mobilier funéraire et notamment de magnifiques sarcophages, des objets de la vie quotidienne, des stèles (stèle du vizir Ouser, stèle de Qūban) et des fragments de bas-reliefs provenant du temple de Karnak.

Ce week-end égyptologique fut donc une réussite pour l'association grâce aux nombreux bénévoles que nous remercions vivement et grâce au public venu nombreux lors de ces deux journées égyptologiques.

Nous donnons rendez-vous à tous et à toutes pour une nouvelle fête de l'égyptologie au lycée Champollion à Grenoble à l'automne prochain.



¹ Cf. *Senouy* n°1, Octobre 2002. p.15-18

Aux origines de l'écriture : d'Abydos à la Mésopotamie

François TONIC, historien, fondateur-rédacteur en chef de *Pharaon*

Conférence du samedi 3 octobre 2009

Musée Dauphinois - Grenoble

Dater l'apparition de l'écriture s'avère un exercice quasi impossible. Il y a quelques années, nous aurions évoqué 3300 av. J.-C. pour la Mésopotamie et vers 3000 av. J.-C. pour l'Égypte. Aujourd'hui, les spécialistes évoquent 3400-3500 av. J.-C. pour la Mésopotamie et 3300-3320 av. J.-C. pour l'Égypte. L'écart est finalement très mince et cette apparition peut faire dire qu'il aurait existé une influence, directe ou indirecte, sur les Égyptiens. Mais, comme toujours en archéologie, rien n'est jamais simple.

La situation passée

Jusqu'au milieu des années 1990 environ, l'apparition subite et formée de l'écriture hiéroglyphique continuait à être une théorie admise, voire défendue. Cette invention « en un jour » se serait déroulée durant le règne du roi Narmer, vers 3000 av. J.-C. Fondateur de la 1^{re} dynastie égyptienne, Narmer est devenu un roi mythique pour les Égyptiens, des siècles après sa mort.

Bien entendu, il est difficile de croire à la théorie de l'apparition d'une civilisation formée et structurée du jour au lendemain. Il y avait forcément quelque chose avant le roi Narmer. Et ce quelque chose, l'égyptologue Petrie l'avait nommé, il y a plus d'un siècle, *dynastie 0*. Ce terme désigne une période précédant la 1^{re} dynastie et signifiant qu'il y avait quelque chose avant la période historique. Mais cette *dynastie 0* fut longtemps délaissée et bien peu de spécialistes s'y intéressèrent réellement.

Cependant, les quelques fouilles de sites remontant à cette période « 0 » intriguaient. Il fallut les dernières décennies du XX^e siècle pour que l'on s'intéresse réellement à cette *dynastie*. Les Allemands repriront les fouilles à Abydos et plus particulièrement dans le cimetière U d'Umm el-Qaab. C'est là qu'il y a à peine dix ans, Günter Dreyer allait révolutionner, et le mot n'est pas trop fort, la chronologie de cette période et nos connaissances sur ces rois d'avant les rois.

La dynastie 0 : une entité difficilement compréhensible

Si l'Égypte ne naît pas avant Narmer et la 1^{re} dynastie, comment qualifier ce qui vient avant ? C'est pour cela que l'on utilise le terme « *dynastie 0* ». Des « rois » régnèrent donc avant Narmer. Originaires de Haute Égypte, leur capitale est la ville de Hiérakonpolis (au sud de Louxor) et ils ont pour nécropole principale Abydos. C'est de cette cité que semble débiter le long processus d'unification de la Haute et Basse Égypte. Hiérakonpolis réussit à soumettre, par alliances ou soumissions, les autres cités de Haute Égypte. Car chaque cité était sans doute indépendante ou autonome, avec à sa tête un « roi ». Peu à peu, Hiérakonpolis s'étendra vers le sud, vers la Nubie (au sud d'Assouan), et surtout au nord, en Basse Égypte, où plusieurs centres urbains existaient déjà, notamment Maadi (grande banlieue du Caire) et surtout Bouto, « capitale » du Nord, en contact étroit avec la Palestine. Narmer n'est donc, finalement, que l'ultime étape de cette unification entamée durant la *dynastie 0*.

L'un des premiers rois de cette période est le roi Scorpion, car son « nom » est symbolisé par un scorpion. Cependant, il est fortement possible que des « rois » ou « roitelets » aient régné avant lui. Mais là, l'expectative domine, faute de pouvoir fixer une chronologie. Et si l'Allemand Dreyer, le fouilleur d'Umm el-Qaab, a amélioré nos connaissances, la chronologie entre Scorpion et Narmer reste à stabiliser.

Le roi Scorpion connaît une grande notoriété grâce à la tombe U-j du cimetière U d'Umm el-Qaab. Connue depuis plus d'un siècle, il faut attendre les nouvelles fouilles exhaustives de Dreyer pour comprendre toute son importance. Outre les centaines de jarres palestiniennes, elle possédait surtout plusieurs centaines de petites étiquettes en bois ou en ivoire gravées de dessins. Cette découverte bouleverse depuis une décennie notre vision de l'écriture égyptienne. Les archéologues estiment que la tombe date des alentours de 3300-3250 av. J.-C.

La chronologie de la *dynastie 0* demeure extrêmement confuse car aujourd'hui encore, il est difficile de fixer les rois régnants des roitelets locaux, même les noms restent à confirmer. Dreyer pense cependant qu'il y avait avant Scorpion encore quelque chose, des

« souverains » dont nos connaissances se résument à des « noms d'animaux », leur « symbole » : Poisson, Éléphant, Taureau, etc. Sur ce point, la théorie de Dreyer est souvent peu suivie car trop incertaine au niveau de l'interprétation des sources connues. Cependant, il existe quelque chose avant Scorpion. Reste à l'archéologie de trouver...



Étiquettes en os trouvées dans la tombe U-j d'Abydos

Une proto écriture sous le roi Scorpion ?

Comme nous l'avons dit plus haut, les rois de cette dynastie 0 avaient des noms « écrits » sous la forme d'un animal, par exemple un scorpion pour le roi Scorpion. Ces « signes » étaient gravés ou peints sur de la pierre, des étiquettes, des poteries, etc.

La découverte de centaines d'étiquettes en bois et en ivoire dans la tombe U-j, la tombe de Scorpion en Abydos, est aujourd'hui considérée comme les témoins anciens d'une écriture en Égypte. Cette « écriture » se résume à quelques signes et les « textes » liés au pouvoir royal, à l'administration, au commerce. Signe évident d'une structuration de l'État, du pays, ou tout le moins d'une certaine population, autour d'un ou plusieurs centres urbains. Ces textes désignent des domaines (royaux).

Remarquons immédiatement que cette écriture reste « archaïque » et ne semble pas fortement structurée, les textes connus se limitent à quelques « mots ». L'archéologie n'a pas retrouvé de textes littéraires ou d'inscriptions longues. Et les évolutions de la dynastie 0 se jouent, pour ce que l'on sait, dans la sphère royale, administrative du pays, voire dans une certaine mesure au niveau religieux. C'est ainsi qu'après le roi Scorpion, à une date inconnue, apparaît ce que l'on appelle le serekh, un rectangle représenté en hauteur et séparé en deux : la partie inférieure contenant la façade d'un palais, la partie supérieure le nom du roi (le serekh est à usage royal). Au-dessus de ce rectangle, un faucon, que les égyptologues assimilent au dieu Horus, dieu protecteur de la

royauté égyptienne par excellence. Le cartouche qui contient le nom du roi n'apparaît que plusieurs siècles plus tard, durant l'Ancien Empire. D'autre part, le premier texte long connu en Égypte est la fameuse palette de Narmer, représentant ce roi sur les deux faces, palette votive retrouvée dans son temple à Hiérakonpolis.

Mais il faut encore attendre des décennies pour que l'écriture se structure et adopte ce que sera le système hiéroglyphique, et encore quelques siècles, la V^e dynastie (fin III^e millénaire), pour trouver les premiers textes littéraires, les Textes des Pyramides, même si ceux-ci trahissent en de nombreux passages une langue archaïque, prouvant la grande ancienneté de ces textes. Bref, si une écriture apparaît vers 3350-3300 av. J.-C., elle demeure restreinte.

Qui savait lire ces signes, les comprendre, voire les tracer ? On peut penser, comme Jochem Kahl, qu'un nombre très restreint d'individus pouvait le faire même si on peut supposer que l'accroissement de l'administration nécessitait d'apprendre, pour les « fonctionnaires », cette écriture.

Mais avant la tombe U-j ?

Les étiquettes de la tombe U-j sont sans doute antérieures au tombeau et à l'inhumation du roi. Les spécialistes évaluent la tombe aux alentours de 3320 av. J.-C. (datation toute relative). Mais la question légitime est de se demander ce qu'il y avait avant la tombe U-j.

Car il paraît évident que cette proto écriture n'a pas été faite pour les funérailles mais date au moins du règne du roi Scorpion, et sans doute le précède. Et là, force est de constater que nous ne savons rien : aucune trace de signes, aucun indice. Nous pouvons admettre raisonnablement l'existence de « signes » avant la tombe U-j mais sans pouvoir en dire plus, en espérant que l'archéologie puisse un jour découvrir un document exceptionnel.

On peut aussi se demander comment un peuple, un groupe d'hommes a pu passer de la langue parlée à l'écriture, comment s'est passée cette conceptualisation dans l'esprit de ce groupe humain ? Eric Crubezy se posait la question dans son article de la revue *ArchéoNil* n°11. Car comme l'écrit le chercheur, il s'agit d'une nouvelle manière de penser. Encore faut-il se demander comment arrive-t-on à l'écriture ? Faut-il d'abord une abstraction des choses et de la déduction ? Bref avoir ce que l'on pourrait appeler des intellectuels et ce, même si l'écriture a avant tout ici un intérêt pratique, commercial et/ou administratif, tout en marquant le pouvoir d'une élite sur le peuple et de son chef, le roi. Et encore, tout signe peint

ou gravé n'est pas une écriture, donc il faut aussi se demander quand on passe d'un signe muet à un signe ayant une valeur (un mot, une expression).

Les fouilles archéologiques de très anciennes nécropoles remontant aux périodes Nagada I ou II (soit bien avant la tombe U-j) ont démontré une certaine abstraction, un code abstrait dans les tombes (dixit Eric Crubezy) : la taille des objets, la présence ou non d'un décor, le contenu des objets, leur placement dans la tombe, etc. Les tombes d'Adaïma, nécropole remontant à Nagada I, montrent très clairement ce symbolisme. Ensuite, il faut pouvoir passer du simple idéogramme muet à un idéogramme phonétique, base de l'écriture égyptienne.

Pourquoi une écriture ?

Si passer d'un langage parlé à un langage écrit est déjà un défi en soi, la question se pose sur le pourquoi du besoin d'une écriture ? Plusieurs explications peuvent être avancées : pour Dreyer, il s'agirait d'un besoin d'administration, de gestion du « pays », voire commercial. Pour Pascal Vernus, il faudrait plutôt y voir un besoin religieux, une expression religieuse.

L'approche commerciale et administrative de l'écriture est souvent mise en avant. Car on constate une structuration du « royaume » autour du « roi » durant la dynastie. Et les étiquettes de la tombe U-j peuvent rappeler la provenance des jarres et des marchandises : le domaine royal, la ville. Mais il faut en convenir, l'administration reste très parcellaire et faible. Le commercial peut aussi expliquer ce besoin pour les échanges, la compatibilité. L'approche religieuse peut être une autre explication notamment par le fait que l'on parle du sacré des signes hiéroglyphiques

et donc dès le départ, avoir une connotation religieuse de ces proto signes.

Mais finalement, on peut se poser la question de savoir si ces différentes causes de l'invention de l'écriture ne sont pas entremêlées et loin d'être opposées.

En guise de conclusion

Depuis des années nous nous intéressons à la dynastie 0, malheureusement toujours trop méconnue en France, sans doute faute de posséder des spécialistes reconnus, à l'instar d'un Kaiser, d'un Wilkinson ou encore d'un Dreyer. Nous savons désormais qu'une écriture au moins balbutiante exista bien avant le roi Narmer, aux alentours de 3350-3300 av. J.-C., mais nous pouvons penser que des « signes » virent le jour avant cette date sans que l'on sache où et quand. D'autre part, rien ne permet aujourd'hui de déceler une influence mésopotamienne sur cette écriture. Mais ce n'est surtout qu'une première étape car cette proto-écriture va le rester encore quelques siècles avec l'apparition durant les III^e et IV^e dynasties des premiers textes longs comportant plusieurs lignes...

Ce qui est tout aussi impressionnant est la « diffusion » en Égypte, au Soudan (Basse Nubie) et en Palestine de cette écriture hiéroglyphique, durant la dynastie 0, une quarantaine de sites en atteste (d'après Jochem Kahl). Cela montre une certaine expansion politique, militaire et commerciale de cette Égypte naissante.



*Palette dite du « Tribut Libyen »
Musée du Caire*

À lire : *ArchéoNil* n°11 (septembre 2001) : spécial « Invention de l'écriture ».

L'écriture égyptienne en liberté : des petits bonshommes par centaines

Philippe COLLOMBERT, professeur d'égyptologie à l'Université de Genève, directeur de la Mission Française des fouilles de Saqqara

Conférence du samedi 3 octobre 2009

Musée Dauphinois - Grenoble.



Détail de la stèle du Vizir Ouser © Musée de Grenoble

Ce qui frappe d'emblée, dans les hiéroglyphes, c'est bien évidemment leur caractère figuratif, mais aussi leur nombre. On a l'impression qu'il est infini. Et de fait, dans l'absolu, il l'est.

Ce ne fut d'ailleurs pas sans poser de problèmes, dès les débuts de l'égyptologie. Champollion avait préparé un dictionnaire, le premier véritable dictionnaire de la langue égyptienne. Il avait conçu une liste des signes, et, à partir de cette liste des signes, avait arrangé les mots de son dictionnaire. Mais dans quel ordre arranger ces signes ? Essayant toujours de retrouver les réalités égyptiennes, Champollion décida de les ranger par catégories : « les *hiéroglyphes purs* (considérés isolément) offrant l'image fidèle d'êtres vivants et de produits de l'art humain, portaient dans leurs formes mêmes les éléments d'une classification méthodique et, pour ainsi dire, *naturelle*. »

Il trouva un début de preuve de la justesse de son raisonnement dans les *scalae* coptes. Ces listes de vocabulaire, sortes de dictionnaire bilingue (copte-arabe), sont arrangées ainsi :

Porte 1 : Noms du créateur ; noms du monde supérieur et de ses divers ordres ; noms du firmament et de ce qu'il renferme ; du monde actuel ou inférieur.

Porte 2 : L'homme et ses parties ; mots qui ont rapport à la langue, à la croyance et au culte de l'homme ; vertus et vices, qualités et défauts de l'homme ; etc.

Porte 3 : Les animaux

Porte 4 : Les végétaux. Etc.

Selon Champollion : « On conçoit alors que les *signes hiéroglyphiques* de ces mêmes êtres, de ces mêmes idées, ne purent être réunis que sur un plan analogue ». Une fois de plus, Champollion a une intuition géniale, et qui se révélera vraie, à quelques adaptations près, comme en témoigneront les *onomastica*, ces listes de vocabulaire égyptiennes retrouvées sur papyrus bien après la mort de Champollion. Leur classification peut en effet être à peu près divisée comme suit

1 : Ciel, eau, terre

2 : Personnes, cour, fonctions, occupations

3 : Classes, tribus, types humains

4 : Villes d'Égypte

5 : Bâtiments, terres

6 : Terres agricoles, produits agricoles

7 : Légumes

Ces signes, combien sont-ils ? Comme j'ai pu le montrer dans un article intitulé « Combien y avait-il de hiéroglyphes », paru dans la revue *Égypte, Afrique et Orient* n° 46 de juin 2007, la question mérite d'être posée et permet de relever que les manuels d'égyptologie recèlent encore à ce propos un certain nombre d'idées reçues absolument fausses. La conférence proposée à Grenoble résumait les conclusions de cet article et nous a permis d'illustrer la démonstration au moyen d'exemples concrets. Je renvoie le lecteur à cet article pour plus d'informations.

Hiéroglyphes créateurs.

**Bernard MATHIEU, Maître de conférences HDR, Institut d'égyptologie
François-Daumas UMR 5140 (CNRS – Université Paul-Valéry – Montpellier III)**

Conférence du samedi 3 octobre 2009.

Musée Dauphinois - Grenoble.

La préséance du signe.

Découvert par Champollion en 1822, le système de l'écriture hiéroglyphique (mais aussi le système hiératique et démotique) est un système complexe dans lequel tous les signes n'ont pas le même statut. Certains sont purement phonétiques (les phonogrammes et les idéogrammes), d'autres non (les déterminatifs, qui fonctionnent comme des classificateurs sémantiques).

Mais dans la conception égyptienne, les hiéroglyphes ont tous deux points en commun : 1. quel que soit leur statut spécifique de signes linguistiques, le signifiant étant indépendant du signifié selon le principe bien connu de *l'arbitraire du signe* (Saussure), ce sont des images, et ils conservent à ce titre une vertu iconique ; 2. ils sont une création divine, un don de Thot, qui n'est autre que la divinisation de l'intellect du créateur.

Une inscription du temple d'Edfou définit ainsi l'invention de Thot :

Thot, le dieu auguste de Béhédet, le maître de l'écriture, qui a séparé les mots, inventé les signes, fixé les formules magiques et créé tout ce qui existe sur terre (Edfou, 164, 13).

Ce texte révèle :

1) que le langage (et l'écriture) précèdent la création du monde sensible (*tout ce qui existe sur terre*) ; le signe est donc conçu comme antérieur au signifié ;

2) que les mots agencés selon une syntaxe déterminée ont un pouvoir magique (*hékaou*) ;

3) que les mots sont conçus non comme le résultat d'un assemblage d'éléments constitutifs (phonèmes), mais, *à l'inverse*, comme le résultat d'un découpage du monde intelligible (*qui a séparé les mots*).

Cette conception égyptienne du signe hiéroglyphique peut être vérifiée à partir d'observations tirées de différents passages des Textes des Pyramides.

Les Textes des Pyramides.

Thot est aussi à l'origine des formules funéraires et, notamment, du premier grand corpus religieux que sont les Textes des Pyramides.

À ce jour, onze pyramides à textes sont connues, toutes situées sur le plateau de Saqqâra, dans la nécropole memphite : Ounas (W), Téli (T), Pépy I^{er} (P), Mérenrê (M), Ânkhésépépy II (All), découverte en 2000, Pépy II (N), Neit (Nt), Ipout (Ip), Oudjebten (Oudj), Aba (Aba), Béhéno (B), découverte en 2006. Les principales éditions et traductions sont celles de G. Maspero, K. Sethe, C. Berger-el Naggar *et alii*, R.O. Faulkner et J.P. Allen.

La pyramide de Ânkhésépépy II a fourni le nom que les Égyptiens donnaient, en ce temps-là, aux Textes des Pyramides : le « rouleau du dieu » (*médjat nétjer*), c'est-à-dire « le Livre de Thot » [fig. 1].



Fig. 1. Inscription sur les *backing stones*

(« blocs d'appui ») de la pyramide d'Ânkhesépépy II

(V. DOBREV, A. LABROUSSE, B. MATHIEU, « La dixième pyramide à textes de Saqqâra : Ânkhésépépy II. Rapport préliminaire de la campagne de fouilles 2000 », *BIFAO* 100, 2000, p. 276, 288)

Hiéroglyphes créateurs.

Le choix d'exemples donnés ici illustre comment les hiéroglyphes, par leur simple vertu iconique, sont parfois susceptibles d'engendrer du texte.

1. L'os et le harpon.

Le signe hiéroglyphique servant à écrire le mot *qès*, « os », représente un harpon ; une formule conjuratoire présente un intéressant retour à ce référent iconique : *ton os, c'est un harpon si bien que tu seras harponné* [fig. 2].

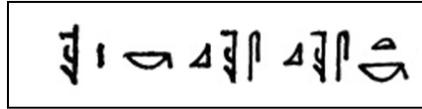


Fig. 2. § 235a [TP 231].

2. Le trône vide de la barque de Rê.

La barque de Rê désigne le véhicule usuel du créateur héliopolitain. Le défunt y prend place : *ce N (= nom du défunt) s'envolera en oiseau, ce N se posera en scarabée Khéper, sur le trône vide qui se trouve dans la barque de Rê* [fig. 3]. Ce « trône vide » n'est autre que celui qui figure sur le signe hiéroglyphique de la barque : 

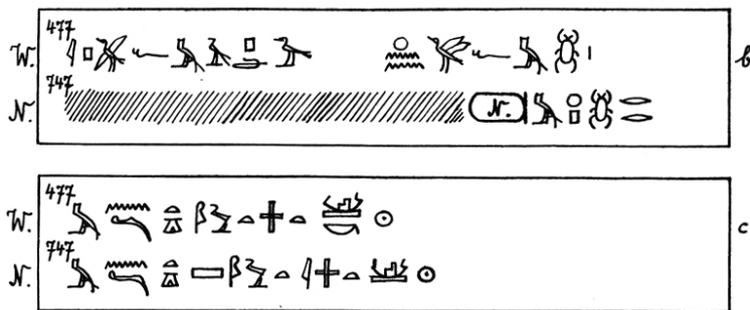


Fig. 3. § 366b-c [TP 267].

3. Serqet et ses bras.

La forme spécifique des pinces de la nêpe (*Laccotrephes* ou *Lethocerus fakir*), ou « scorpion d'eau », explique l'allusion aux bras de Serqet (ou Selqis) accueillant le défunt : *Serqet a tendu les bras vers ce N* [fig. 4].

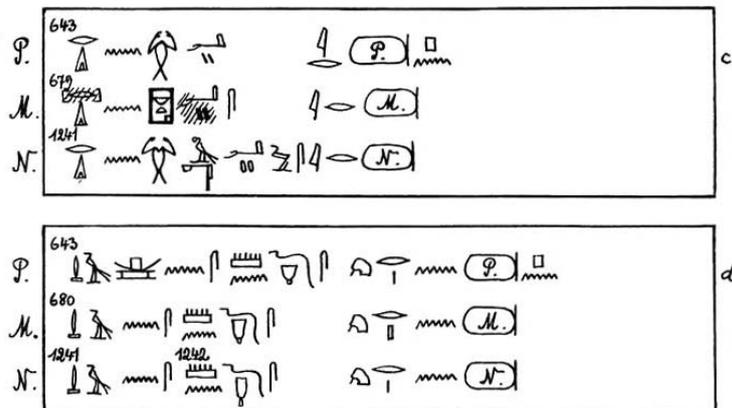


Fig. 4. § 1427c [TP 565]



4. Geb et ses ailes.

C'est un jeu sur la graphie hiéroglyphique de son nom, utilisant le signe de l'oie qui explique que Geb aide son fils (Osiris = le défunt) à s'envoler au ciel, et que ce dernier soit destiné à se poser sur les plumes de son père [fig. 5].

§ 1235c [TP 524]

♀. b

♀. c

les extrémités des ailes de ce Pépy sont celles de Thot,
Geb fera s'envoler ce Pépy au ciel

§ *1971 [TP *669]

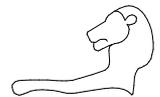
N. 1971

Néferkarê s'envolera,
Néferkarê se posera sur les deux plumes de son père Geb

Fig. 5. § 1235c [TP 524] et § *1971 [TP *669]

5. La lionne et le cœur.

De même, l'association des déesses léonines (Sekhmet, Bastet) avec le cœur du défunt [fig. 6] se justifie par un jeu figuratif, le mot « cœur » (*haty*) s'écrivant en hiéroglyphes avec la partie antérieure du lion.



§ 1310c [TP 539]

Le cœur de ce Méryrê est Bastet

§ 1547c [TP 580]

son cœur appartient à Sekhmet la vénérable

Fig. 6. § 1310c [TP 539] et § 1547c [TP 580].

Le texte, on le voit, apparaît parfois comme une explicitation des signes hiéroglyphiques, si bien que les hiéroglyphes, au lieu de servir à exprimer des concepts préexistants, sont des concepts eux-mêmes, suscitant et produisant du texte.

Mutatis mutandis, les hiéroglyphes sont l'équivalent des « idées » ou « formes » premières, dont Platon peuplait le vrai monde, le monde intelligible.

Une célèbre coupe prédynastique conservée au Metropolitan Museum of Art, qui préfigure probablement le hiéroglyphe *jn*, a le mérite d'attirer l'attention sur la dimension physique du signe hiéroglyphique en Égypte [fig. 7]. Nous pensons le signe linguistique, en Occident, comme une sorte de substitut scriptural et virtuel du réel, alors que pour les Égyptiens anciens — l'élite lettrée, bien sûr, et dans un contexte sacralisé —, le hiéroglyphe était un élément du réel, et peut-être même cette réalité idéale, première, dont le monde sensible n'aurait été qu'une manifestation secondaire, dérivée.



Fig. 7. Coupe prédynastique Nagada II (MMA 10.176.113)

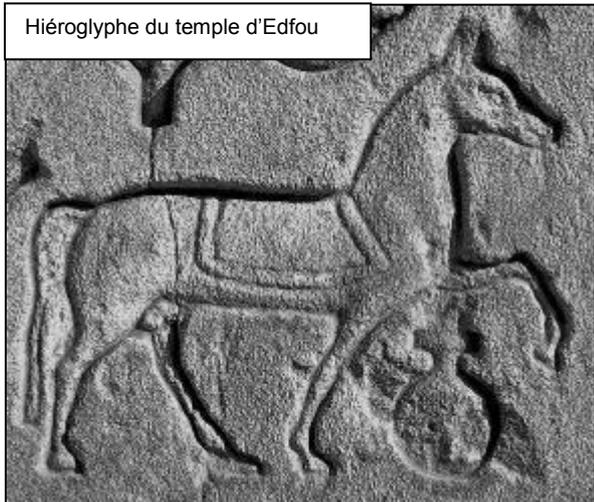
Indications bibliographiques (sur les Textes des Pyramides).

- ALLEN (J.P.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2005.
- BERGER-EL NAGGAR (C.), LECLANT (J.), MATHIEU (B.), PIERRE-CROISIAU (I.), *Les textes de la pyramide de Pépy I^{er}. Édition. Description et analyse*, MIFAO 118/1-2, Ifao, Le Caire, 2001.
- BICKEL (S.), MATHIEU (B.) (éd.), *D'un monde à l'autre. Textes des Pyramides & Textes des Sarcophages*, *BiEtud* 139, Ifao, Le Caire, 2004.
- FAULKNER (R.O.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts translated into English*, 2 vol., Oxford, 1969.
- GUILHOU (N.), MATHIEU (B.), « Cent dix ans d'étude des Textes des Pyramides. Bibliographie », dans C. Berger, B. Mathieu (éd.), *Études sur l'Ancien Empire et la nécropole de Saqqâra dédiées à J.-Ph. Lauer*, *OrMonsp* IX, Univ. Paul Valéry, Montpellier, 1997, p. 233-244.
- LECLANT (J.), « Quand les pyramides se sont mises à parler », *Égypte. Afrique et Orient* 12, Centre vaclusien d'égyptologie, Avignon, février 1999, p. 7-12.
- MASPERO (G.), *Les Inscriptions des pyramides de Saqqarah*, Paris, 1894.
- MATHIEU (B.), « Que sont les Textes des Pyramides ? », *Égypte. Afrique et Orient* 12, Centre vaclusien d'égyptologie, Avignon, février 1999, p. 13-22.
- SETHE (K.), *Die altägyptischen Pyramidentexte*, 4 vol., Leipzig, 1908-1922, réimpr. Hildesheim, 1969.

Le cheval dans la société pharaonique

Pascal VERNUS, docteur en égyptologie, directeur d'études à l'EPHE
Conférence du dimanche 4 octobre 2009
Musée de Grenoble

Hiéroglyphe du temple d'Edfou



Le cas du cheval a un intérêt particulier pour tout amoureux de la civilisation pharaonique. Il illustre, en effet, comment une innovation technologique se diffuse dans les pratiques mais aussi dans la culture et l'imaginaire d'une civilisation depuis longtemps bien établie.

Rappelons-le, il est désormais reconnu qu'il n'a été introduit en Égypte que durant la Deuxième Période Intermédiaire entre les XVII^e et XVI^e siècles avant J.-C., c'est-à-dire à une époque où la civilisation pharaonique, fondée autour de 3000 avant J.-C., avait déjà presque un millénaire et demi d'existence. Suivre son intégration permet donc d'apprécier comment une société réputée conservatrice intègre une nouveauté.

A priori, nous sommes portés, sous l'influence plus ou moins consciente des images qui dominent notre culture occidentale, à penser qu'un cheval s'utilise avant tout par la monte directe à califourchon, accessoirement en amazone.

Or, il faut bien prendre garde à se départir d'une telle axiologie hippologique s'agissant de l'Égypte pharaonique.

Jusqu'à la Basse Époque à tout le moins, la civilisation pharaonique considère le cheval moins pour lui-même, en tant qu'animal individualisé, que pour sa force de traction en tant qu'animal d'attelage, et plus particulièrement d'attelage pour char.

Est-ce à dire que la monte directe ait été ignorée ? Certes non, mais elle est restreinte à des cas limités.

- Entraîné par l'engouement pour les cultures et les divinités asiatiques, caractéristique du Nouvel Empire, le culte d'Astarté introduit en Égypte le thème iconique d'une femme chevauchant en amazone le cheval, sans préjudice de celui, moins répandu, du dieu Reshep à cheval.

- Entraîné par le développement des techniques militaires, l'intérêt tactique manifeste de la monte directe n'a pas échappé aux Égyptiens. Il y avait des estafettes et des éclaireurs menant leurs bêtes à califourchon.

Il existe bel et bien un hiéroglyphe représentant un homme à cheval : A249.

Mais - et c'est significatif - il semble fonctionner comme idéogramme



pour « (auxiliaires)- Nubiens » dans le titre militaire « chef de troupes de Nubiens (à cheval) ». Autrement dit, la monte directe serait le fait d'auxiliaires étrangers dans ce cas.

Cela posé, on peut soupçonner que l'idéologie, en particulier dans ses expressions monumentales, ait tenu à minimiser la monte directe au profit de l'attelage au char. Et ce parce qu'un préjugé tenace pesait sur elle dans l'idéologie de l'élite. En effet, ce type d'utilisation des animaux, bien établie avec l'âne avant l'introduction du cheval, était perçu comme caractéristique des dominés, j'entends tout à la fois des dominés socialement et des dominés ethniquement. C'est l'Égyptien du peuple qui monte à dos d'âne. Avant l'introduction du char, le patricien, lui, se déplace en palanquin, éventuellement porté par des ânes. Par ailleurs, on ne manque pas à l'occasion de railler ces chefs étrangers qui s'asseoient sur le dos de leur monture. Pensons à la reine de Pount dans le célèbre relief du temple d'Hatshepsout à Deir el-Bahari. Bien plus tard, Piânkhi souligne cruellement que sous l'effet de la

panique, son ennemi Tefnakht « *monta à cheval, sans qu'il fût question qu'il réclamât son char* »; autrement dit pour se donner plus de chance dans sa fuite, il préfère la monte directe, jugée moins prestigieuse, mais plus efficace !

À peine introduit, le char fut mobilisé dans les expressions cérémonielles, iconographiques et phraséologiques de la prééminence du pharaon.

On évoque sa venue à travers une formulation du genre :

« *Apparaître par Sa Majesté menant (litt. : sur) un attelage-de-chevaux comme Montou dans sa puissance* ».

Par ailleurs, le pharaon est censé faire merveille sur son char pour enfoncer les lignes ennemies. De manière fortement irréaliste, mais aussi puissamment évocatrice, de nombreux prisonniers sont « *attachés comme des oiseaux* » à l'avant des chevaux. Par ailleurs, est mis en parallèle avec le thème du pharaon guerroyant sur son char, le thème du pharaon chassant sur son char, l'une et l'autre activités reproduisant l'archétype du triomphe démiurgique sur les forces du non-être : songeons, entre autres, à un des coffrets de la tombe de Toutankhamon, si souvent reproduits.

Bien plus, le pharaon entretient des relations personnelles avec ses chevaux. La compétence équestre s'impose comme une des qualités requises dans l'exercice de la fonction. L'affaire est poussée très loin : la maîtrise des chevaux est explicitement érigée en atout propre à confirmer dans la position d'héritier présomptif le fils aîné du pharaon qui la possède.

Très vite, donc, le char avait pris une bonne place dans le riche et complexe appareil entourant le pharaon, appareil qui, pourtant, avait déjà un millénaire et demi pour se codifier. La civilisation pharaonique savait donc s'adapter.

Comme très souvent en Égypte et ailleurs, l'élite dirigeante n'a de cesse d'imiter le souverain dans les manifestations ostentatoires de distinction.

Aussi, bien vite, le char attelé aux chevaux s'imposa chez les patriciens.

C'est en char qu'ils viennent et qu'ils repartent des cérémonies au cours desquelles le souverain les récompense. Le fait a tellement frappé les voisins de l'Égypte qu'il a été réutilisé dans l'histoire de Joseph, telle que la narre la Bible, parmi l'arsenal

déployé pour donner de la couleur locale au récit.

Le char devient un marqueur d'appartenance à l'élite et corrélativement, de différenciation par rapport au tout venant de la roture et de la plèbe.

De nombreuses représentations des chapelles funéraires des tombes de l'élite exaltent le statut prestigieux du patricien en le décrivant complaisamment se déplaçant en char. Une émulation pousse ses membres à rivaliser dans la comparaison ostentatoire de leurs écuries respectives. Certains ménagent des tombes pour leurs chevaux favoris.

Dans l'équipage même du patricien s'opère une hiérarchie de valeurs. Le métier de palefrenier est le lot du pauvre, stigmatisé comme tel. En revanche, le cocher bénéficie de plus de considération. Certains sont admis sur les monuments funéraires de leurs maîtres.

Dans la mesure où le char est devenu un élément obligé du standing de l'élite dirigeant, il est associé étroitement à la maîtrise de l'écrit, la marque distinctive de cette élite depuis l'origine.

L'archéologie a fourni récemment une illustration de cette association. Au cours des fouilles de Pi-Ramsès sur le site de Qantir, on a découvert, jouxtant une cour pour les chars et une écurie, un bureau des scribes avec chapelle de culte pour Thot d'Hermopolis proche. Cette découverte archéologique illustre rien de moins que le cadre que le scribe Hori donne à la rédaction de sa lettre satirique.

« *Ta lettre m'est parvenue au moment de la pause de midi. Ton messenger me trouva alors que j'étais au repos près de l'attelage-de-chevaux qui est sous ma responsabilité. Je me réjouis, j'exultai, je me préparai à répondre ; j'entrai dans ton (=mon) écurie pour examiner ta missive.* »

Ici gît une contradiction apparente propre à l'élite lettrée. D'une part, elle associe la maîtrise du char et de chevaux et maîtrise de l'écrit dans les marques à travers lesquelles elle se présente et affirme sa distinction sur le tout venant des dominés. Mais, d'autre part, dans sa féroce stigmatisation du métier des armes, elle ne manque pas de brocarder les difficultés que le char impose au militaire qui en a la responsabilité. Là encore, reportons-nous à la lettre satirique du scribe Hori :

« *N'es-tu pas monté jusqu'à la montagne de Shaoua pieds nus, à quatre pattes ; ton char est ficelé avec des cordes ... sur tes épaules?* »

Tu parviens au repos le soir, alors que ton corps est broyé, atteint, tes membres en morceaux ...-

Ton chemin est rempli de rochers et de cailloux - il n'y a pas un espace pour passer – et planté de roseaux, d'épines, de ronces et d'empreintes-de-chacal. Le ravin est sur un de tes côtés. La montagne sur l'autre. C'est penché que tu dois cheminer. Ton char est sur son côté, toi qui as trop peur pour maintenir tes chevaux."

À ce traitement littéraire, répond en écho un thème iconographique, dans les chapelles funéraires du Nouvel Empire, l'accablement du soldat.

L'élite marque donc sa distinction non pas à travers la simple opposition entre le lettré et le manuel voué aux chevaux et au char, mais entre celui qui maîtrise tout à la fois la culture écrite et la pratique hippologique.

Leur étroite association se manifeste précisément par le bon accueil dans la culture écrite de thèmes hippologiques. On compose un Poème à la gloire du char. Des compositions littéraires utilisent le thème du char (*Lettre d'Ourmaï*).

La veine parodique l'intègre à ses expressions. Entre autres la parodie animalière évoque des souris menant des chars attelés à des chevaux (ou à des chiens!). On en est même venu à utiliser le char dans les mises en scène érotiques qui faisaient l'attraction des maisons closes. Par ailleurs, le cheval est célébré dans les productions littéraires de l'élite pour deux motifs.

D'une part, il montre combien ce qui est sauvage peut être domestiqué. Message évidemment destiné à l'écolier rétif « à bon entendeur, salut ».

D'autre part, le cheval est célébré pour sa célérité et fournit en ce sens nombre de termes de comparaison.

Plus encore, dans un poème d'amour, on formule à l'égard de l'amant le souhait

suivant :

« *C'est son (= la belle) amour qui conduit.* »

Dans cet exemple, le cheval n'est pas réduit à un simple terme de comparaison, mais utilisé réellement par le jeune homme pour plus vite rejoindre sa dulcinée. Le travail littéraire déplace le statut de l'animal : il sert à montrer que si impérieux est l'amour que c'est lui qui, en fait, tient les rênes.

La prégnance du cheval dans la culture de l'élite lettrée est telle qu'elle vient même s'imposer dans l'expression de la piété personnelle, thématique chère à cette élite. En témoigne cet hymne à Amon, élu comme divinité personnelle :

« *Plus utile Amon que l'infanterie et la charrerie* »

Voici convoquée la charrerie dans la figure rhétorique de ce que j'appelle la "comparaison paradoxale" où un élément spirituel est présenté comme supérieur à un bien concret, tenu pour précieux.

Dans la prise en compte du cheval dans l'imaginaire religieux, la Troisième Période Intermédiaire marque une étape nouvelle, après la simple adaptation en Égypte du culte d'Astarté à cheval au Nouvel Empire, ou la promotion du char parmi des référents métaphoriques de la piété personnelle.

Un passage d'un des chapitres supplémentaires du *Livre des Morts*, le chapitre 162, contient un notable témoignage de l'infiltration du thème du cheval dans les croyances. Encore à la Troisième Période Intermédiaire, les dangers du voyage en char en arrivent à être admis dans le répertoire des dangers auxquels sont exposés les humains, et qu'ils espèrent éviter par des décrets oraculaires. Apparaît comme figure protectrice majeure de la magie, la divinité Horus-Shed, promu aurige dans un char fantasmagorique tiré par des griffons. C'est un jalon sur une longue voie qui conduira à l'Horus légionnaire.



Bas-relief du temple de Ramsès II à Abydos

L'œuvre architecturale de Thoutmosis III à Thèbes

Florence MARUEJOL, égyptologue,
chargée de cours à l'Institut Khéops à Paris
Conférence du samedi 14 novembre 2009
Salle des Archives Départementales. Grenoble

Grand bâtisseur, Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) a laissé sa marque dans de nombreuses villes et sites d'Égypte et de Nubie. Les destructions subies par nombre de ses monuments ne permettent plus aujourd'hui de voir son œuvre dans toute son ampleur. C'est encore Thèbes, berceau du dieu Amon, particulièrement favorisée par le roi, qui rend le mieux justice à ses constructions.

À tout seigneur, tout honneur

Le souverain concentre son attention sur le temple de Karnak. À la fin de l'an 23, après la victoire de Megiddo, la première campagne du règne, Thoutmosis III décide d'ériger l'Akhmenou à l'est de Karnak, entre la cour du Moyen Empire et les obélisques orientaux d'Hatchepsout. Le monument est conçu comme un Château de Millions d'années voué au renouvellement perpétuel de la royauté de Thoutmosis III et à la régénération d'Amon, assimilé au dieu solaire créateur. Le parcours du souverain dans le monument selon les axes sud-nord et ouest-est, marque les différentes étapes de cette double régénérescence. À la même époque, en l'an 25, le pharaon fait tailler les deux obélisques qu'il érige devant le IV^e pylône près des obélisques de Thoutmosis I^{er} et Thoutmosis II.



L'Akhmenou

C'est aussi dans la première partie du règne autonome que Thoutmosis III rebâtit en pierre le temple dédié à Ptah, au nord de Karnak. Un portique soutenu par deux colonnes polygonales donne accès à un sanctuaire tripartite où l'on honorait Amon, Ptah et Hathor.



L'obélisque

Vers l'an 33, Thoutmosis III bâtit au nord du sanctuaire du Moyen Empire, entre l'Akhmenou et le V^e pylône, le Château de l'or, où ont lieu les rites activant magiquement les monuments comme les mâts des pylônes et les objets de culte comme la grande barque ouserhat d'Amon.

Thoutmosis III se montrera très actif dans la partie centrale du temple

d'Amon surtout à partir de l'an 42, date qui correspond à la fin des campagnes en Syrie-Palestine et au bilan qu'il dresse de son règne. Le souverain restaure l'espace sacré tel qu'il était avant qu'Hatchepsout érige ses obélisques dans la Ouadjyt et reporte ainsi l'entrée du temple du IV^e au V^e pylône afin de permettre aux courtisans d'assister à certains des rites du couronnement. Thoutmosis III masque les obélisques de la reine par un mur de chemisage, élève de nouvelles colonnes dans la Ouadjyt et la dote d'une toiture en pierre. Sur le VI^e pylône et le mur

qui s'y appuyait au nord et qui longeait ensuite le sanctuaire de barque, il fait graver les Annales qui relatent ses campagnes militaires et font le compte des dons très généreux faits à Amon. Il remplace ensuite le sanctuaire de barque d'Hatchepsout, la Chapelle rouge, par son propre édifice en granit auquel sera substitué, sous Philippe Arrhidée, le sanctuaire actuel.

Sur l'allée processionnelle nord-sud, Thoutmosis III élève un nouveau pylône, le VII^e précédé de colosses et d'obélisques dont un a subsisté et se trouve aujourd'hui à Istanbul.



Heneket

Pour la survie

Sur la rive gauche de Thèbes, Thoutmosis III agrandit Heneket ankh, son Château de millions d'années bâti sous la corégence. Il se trouve au pied de la colline de Cheikh Abd el-Gourah, à proximité du Ramesseum. Détruit par les carriers, son plan n'a pu être jusqu'à présent reconstitué avec certitude. De nouvelles fouilles entreprises par une mission espagnole apporteront peut-être des informations complémentaires.

Après le déclenchement de la proscription contre Hatchepsout, Thoutmosis III érige un autre Château de Millions d'années à Deir el-Bahari, au-dessus de celui de la reine. Complètement anéanti par des chutes de pierre et par les carriers, le site était jonché de plusieurs milliers de fragments de parois, encore peints de couleurs vives, au moment de sa découverte. L'équipe polonaise en charge des fouilles s'est attelée avec succès à un gigantesque puzzle et a restitué une partie importante du décor. But de la fête de la Vallée, le temple ne possède pas de salles funéraires puisque celles-ci fonctionnaient déjà dans Heneket ankh.

Comme Hatchepsout, Thoutmosis III a aménagé sa tombe dans la Vallée des Rois. Elle porte aujourd'hui le numéro 34. Elle présente un plan coudé, à angle droit, caractéristique des hypogées royaux de la XVIII^e dynastie. Pour la première fois, un puits est creusé dans une tombe de cette nécropole. Une succession de couloirs mène à un vestibule aux parois décorées des divinités du Livre de l'Amdouat. Un escalier le relie à la salle du sarcophage sur les murs de laquelle se déploie, à la manière d'un papyrus, l'ensemble du Livre de l'Amdouat. Deux piliers carrés portent



Djeser akhet

une copie abrégée du Livre de l'Amdouat et le recueil des Litanies du Soleil. Le roi y est aussi esquissé en compagnie de ses deux grandes épouses royales, Satiah et Mérytrê Hatchepsout, d'une épouse secondaire et d'une de ses filles. Sa momie, transférée dans la cachette de Deir el-Bahari, est conservée au musée du Caire. La tombe pillée n'a livré que de maigres éléments du matériel funéraire.

Les domaines d'Amon et de Mout à Tanis

Philippe BRISSAUD, égyptologue.

Directeur de la Mission Française des Fouilles de Tanis

Conférence du samedi 12 décembre 2009

Salle des Archives Départementales. Grenoble

Le Lac Sacré du Temple de Mout a été découvert en octobre 2009. Il a fallu attendre quelques jours pour s'assurer que le bâtiment ne possédait pas de mur de refend. Un sondage profond jusqu'à la nappe phréatique acheva de confirmer qu'il s'agissait bien d'un lac. La maçonnerie subsiste sur une hauteur de neuf assises (soit 3,70 mètres) jusqu'au niveau de la nappe phréatique, une dixième assise étant visible à fleur d'eau.



Zone du Lac Sacré et des puits du Temple de Mout
Vue prise vers le Sud Ouest. Novembre 2009
(Cliché MFFT/ChD)

L'emplacement du bassin a été totalement remblayé par des couches de terre et de gravats calcaires. Sur l'arase du mur ouest a été jetée dans les remblais une belle statue fragmentaire en albâtre d'un énigmatique quadrupède. Le mur en brique qui borde en partie le lac à l'extérieur évoque le *péré* de brique crue du Lac Sacré du Temple d'Amon. Le long du mur sud de la maçonnerie de pierre, il n'existe qu'à proximité de l'angle sud-ouest. Plus à l'est, il n'existe pas, probablement rendu inutile par la présence d'une forte maçonnerie de calcaire antérieure au lac semble-t-il. On peut se demander si le quai du lac ne se situait pas au niveau de la fondation de l'enceinte saïte. En l'état, il est difficile de dire si le lac est resté inachevé ou bien s'il a été démonté méthodiquement. La maçonnerie est constituée de blocs employés, tout comme celle du lac d'Amon.

Vingt-cinq blocs décorés sont actuellement visibles, dont plusieurs s'apparentent à ceux des roitelets tanites connus principalement jusqu'à présent par les blocs réutilisés pour la construction du bassin d'Amon. Les décors que nous avons mis au jour, scènes et inscriptions, sont d'une grande qualité esthétique. De nombreux blocs portent encore leurs couleurs d'origine, ce qui est rarissime à Tanis et n'était pas une caractéristique marquante des blocs du Lac Sacré découvert par Pierre Montet dans le domaine d'Amon. La durée de vie de ce bassin pourrait avoir été très courte. La présence de couleurs étonnamment conservées sur plusieurs blocs figurés témoigne dans ce sens. Une exposition à l'air et aux intempéries, autre que brève, n'aurait pas manqué de les altérer d'une façon radicale.



Bloc de la paroi ouest du Lac Sacré du Temple de Mout.
Vue prise vers l'ouest. Novembre 2009
(Cliché MFFT/ChD)

Nous avons repéré des fissures qui traversent verticalement plusieurs blocs. Elles traduisent manifestement un désordre dans les fondations de la maçonnerie. Les divers sondages profonds que nous avons effectués dans le temenos de Mout ont révélé que le substrat géologique sableux y est situé beaucoup plus bas que dans la zone d'Amon. Les murs ont donc probablement dû être fondés sur des terrains anthropiques

limoneux peu stables, rendus très malléables par le contact avec l'eau souterraine. Contrairement à Karnak, il fallait descendre à Tanis de 8 à 9 mètres pour atteindre l'eau. La hauteur impressionnante des parois des lacs tanites ne pouvait qu'être bien évidemment la source de problèmes de stabilité pour une lourde maçonnerie de pierre.

Les dimensions de ce lac sont encore inconnues. L'examen de l'aspect concave de ses parois longitudinalement conduit à penser qu'il pourrait s'étendre vers le nord et vers l'est de 4 à 5 mètres supplémentaires. Il formerait alors un bassin d'environ 24 mètres dans le sens nord – sud sur 12 mètres dans le sens est – ouest, structure rectangulaire qui n'est pas celle attendue d'un croissant entourant le fond du temple comme cela est le cas à Karnak. Mais il est vrai que ce lac n'est peut-être qu'un bref avatar ultérieur d'un lac plus ancien de quelques siècles tel que notre hypothèse initiale l'envisage. Dans sa partie est, les remblais déversés à l'intérieur pour oblitérer l'espace annulé supportent un mur caisson nord – sud appartenant aux fondations d'une phase du temple de Mout attribuée à l'époque saïte. Dès lors, le lac serait sensiblement antérieur à cet état du temple.

L'année 2009 a été aussi marquée par la découverte de quatre installations monumentales en calcaire, deux puits circulaires et deux grands escaliers couverts. Leur regroupement à proximité du Lac Sacré, contre son côté sud, est un dispositif des plus surprenants.

Le puits circulaire nord possède un diamètre de près de 2 mètres. Sa particularité principale est d'être installé pour sa moitié nord dans la maçonnerie du segment sud du lac elle-même, à environ 2 mètres de son angle sud-ouest. Que ce soit dans les briques du *péré* ou dans l'argile utilisée en remblai, et les couches de gravats de pose qui s'y sont trouvés intercalés, aucune tranchée de fondation n'a pu être déterminée. Les blocs du mur sud du lac ainsi que leur mortier de liaison semblent avoir été disposés en une seule opération avec le puits. Ce dernier serait donc contemporain de l'édification du lac, situation qui ne manque d'être étonnante. Dans sa partie haute, il était ennoyé dans les terrains de remblais liés à l'annulation du lac. Il aurait donc été maintenu en élévation alors que le lac était démonté ou laissé inachevé.



Zone du Lac Sacré et des puits du Temple de Mout
Vue prise vers le Nord Ouest. Octobre 2009
(Cliché MFFT/ChD)

Flinders Petrie avait découvert un puits et un escalier doté d'une aération verticale à section carrée à environ 200 mètres au sud de la Porte Monumentale. Ses indications succinctes avaient conduit Pierre Montet puis nous-mêmes à le rechercher, vainement, vers l'angle sud-ouest de la Grande Enceinte du Temenos d'Amon. Tout donne à penser que les distances publiées par le découvreur sont fausses et que le puits nord découvert en octobre 2009 est bien celui de Flinders Petrie. L'aspect lacunaire de la maçonnerie correspond bien en outre à la destruction infligée à l'autre puits découvert par l'archéologue anglais, dans le Temenos d'Amon. Les habitants de Sâh el-Hagar auraient ainsi récupéré le calcaire des deux monuments après le départ du fouilleur.

Flinders Petrie avait signalé en relation avec sa découverte ce qu'il a décrit comme une aération dans le toit d'un escalier, dont il pensait qu'elle fonctionnait avec le puits circulaire nord. Cette galerie verticale, dont il ne subsiste de nos jours que quelques légères traces, a subi le même sort que le puits circulaire nord. Elle permet d'accéder par le haut à la volée d'escalier descendant de l'est vers l'ouest. A l'époque de l'implantation du lac, l'escalier devait être en grande partie dégagé, et sa présence connue, ce qui expliquerait peut-être l'absence du *péré* de brique crue dans cette zone, la maçonnerie de pierre ayant alors été jugée suffisante pour contrebuter les terrains situés au sud lors de l'installation du lac. Nous avons entrepris de commencer le déblaiement de l'escalier par l'intérieur. A quelques mètres à l'est de l'ouverture carrée, les parois forment un angle en s'orientant à droite, vers le nord. L'extrémité de l'escalier

paraît ainsi avoir été détruite par le puits circulaire.

Un deuxième escalier de calcaire est situé immédiatement au sud du précédent. Il n'est actuellement connu que par l'extrémité nord de ses poutres de couverture. Il est très vraisemblable qu'il fonctionne avec la galerie verticale que nous avons découverte au printemps 2009.

Les prochaines campagnes de la mission seront consacrées à l'examen complet du Lac Sacré de Mout et de ses puits. La réalisation de ces fouilles nous confrontera à des difficultés considérables. Il nous faudra atteindre, sur une grande surface, des profondeurs de 10 à 15 mètres par rapport aux terrains environnants. Nous devons prendre toutes les mesures de conservation des terrains alentours. La fouille du Lac ne saura être raisonnablement menée à bien que si le démontage conservatoire de la maçonnerie peut être envisagé afin de protéger les blocs décorés d'une destruction

inévitabile.

La question du tracé de l'enceinte de Siamon dans cette zone n'est pas résolue. De son éventuelle orientation vers l'ouest dépend l'existence possible d'un espace du temenos beaucoup plus vaste, sous la XXI^e dynastie, qui pourrait avoir accueilli l'hypothétique Lac Sacré originel et la non moins hypothétique Nécropole des Reines. Il conviendra donc également de développer un vaste sondage à l'ouest des deux enceintes les plus tardives, qui nous conduira nécessairement à très grande profondeur à la recherche du mur de Siamon.



Zone des puits du Temple de Mout
Vue prise vers l'ouest. Novembre 2009
(Cliché MFFT/ChD)

L'Europe à la découverte de l'Égypte : des Croisés à l'ère de l'Égyptologie

Jean-Claude GOYON, Professeur émérite d'égyptologie

Conférence du samedi 16 janvier 2010.

Salle des Archives Départementales. Grenoble

Dès l'an 1000, dans le bassin de la Méditerranée, l'Europe chrétienne fait face à la puissance turque musulmane et l'affronte pour la reconquête de Jérusalem et des lieux saints. L'Occident, à partir de 1095, s'engage dans les Croisades. Quatre vont se succéder jusqu'en 1210, année suivant la chute de Constantinople reprise aux Turcs par Baudouin de Flandres et l'élection de celui-ci au trône d'Empereur Latin. Ainsi, il y a 800 ans, la défaite de la Sublime Porte fait de l'Égypte et de son sultan la principale puissance d'Orient qui contrôle les voies maritimes et terrestres d'accès à la Terre Sainte. Le temps est aux pèlerinages et Damiette, au nord-est du Delta, est l'aboutissement du voyage par mer depuis l'Europe. Les dangers du cabotage au long des côtes de Palestine sont si redoutés que l'on s'y rend par Gaza et la côte, en payant tribut au sultan. Mais les fidèles venus d'Italie ou du sud de la France sont trop souvent rançonnés ou massacrés, faits intolérables pour l'Empereur Baudouin et les rois de Jérusalem. Déjà, en 1169, le siège est mis une première fois devant Damiette. Sans succès. En 1218, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, prend Damiette. Mais, un an après, il est défait à Mansūra et la situation des chrétiens empire. Trente ans plus tard, Saint Louis, à la tête de la VII^e Croisade, s'empare de la ville et du port et s'y installe. La ville est christianisée et sa mosquée transformée en cathédrale. Hélas, en 1250, les Croisés plient sous la puissante contre-offensive des Mamlūks, et Mansūra voit une nouvelle fois les chrétiens battus et humiliés. Le roi Louis IX, prisonnier, verse rançon pour sa libération. Cet épisode fit naître la légende du « calice de Saint Louis », longtemps perpétuée et rapportée ainsi par le voyageur Hans Christian. TEUFEL en 1588 :

« Louis le Pieux... désireux ardemment être libéré en offrant une rançon et le sultan ne voulant pas le laisser partir, fit consacrer une hostie et la mit dans un calice entouré de deux chandelles ardentes, disant au sultan qu'il ne pouvait laisser gage plus grand. Suite



" CALICE " DE ST. LOUIS

à cela, les Mamlūks arborèrent sur les caparaçons de leurs chevaux et leurs boucliers un calice "à la grand honte des chrétiens". »

Comme on l'a montré depuis, il ne s'agissait nullement du calice royal, symbole honteux de la défaite chrétienne mais d'une fausse interprétation d'un modèle de blason symbolique adopté par un clan de janissaires mamlūks.

Damiette allait demeurer, jusqu'à l'ouverture d'Alexandrie par les Vénitiens, la porte de la voie terrestre vers Jérusalem. Avant de gagner les Fontaines de Moïse (Ayūn Mūsā) au passage présumé de l'Exode au fond du golfe de Suez puis d'entrer au Sinaï vers Sainte Catherine, les chrétiens devaient rendre visite, à Mataria (Héliopolis) près du Caire, aux lieux du séjour du Christ enfant, après la fuite en Égypte. On y montrait la maison, la fontaine de la Vierge et l'arbre du petit Jésus, vieux sycomore à figues qui se serait courbé devant le Sauveur et serait demeuré tel pour toujours. Certains pèlerins eurent là leur premier contact avec l'Égypte des pharaons à la vue du seul obélisque survivant de l'antique Héliopolis.

À partir de 1500, Damiette ne joue plus aucun rôle, supplantée par Alexandrie, dont Venise alliée aux Turcs, à nouveau maîtres de l'Égypte depuis 1517, a pris le contrôle pour le commerce des épices. Tous les

voyageurs peuvent voir, dominant le tertre du Sérapéum détruit, la fameuse colonne « Pompée », haute de 26m85, mais érigée en fait en 292 sous le règne de Dioclétien. En 1535 les « Capitulations » signées par François I^{er} et Soliman le Magnifique ouvrent la porte du sud, vers le Caire et l'intérieur du pays. Les voyageurs curieux succèdent aux pèlerins. Ainsi en 1589, un Vénitien demeuré anonyme s'aventure jusqu'en Haute-Égypte et décrit pour la première fois le temple d'Amon de Karnak. Pourtant, la plupart des visiteurs, véritables ou en mission d'espionnage, ne vont pas au-delà de la capitale mais décrivent et même dessinent les monuments antiques de ses environs. Ce sont, bien sûr, les pyramides de Giza et Saqqara. Mais la « plaine des momies » qui les entoure fascine bien plus encore. En effet, le jour du Vendredi Saint comme en témoigne en 1585 le récit encore inédit du Provençal François de PAVIE :

« [Ce jour:] « On voit sortir et paraître hors de terre une infinité de bras et de jambes et non en autre temps. Ce que tous indifféremment tant Chrétiens que Mahométistes vont tous les ans voir comme chose merveilleuse. »

Il fut probablement le premier à visiter Saqqara et la pyramide à degrés de Djeser, en tout cas le seul de son époque à mentionner le colosse de Ramsès II gisant dans la palmeraie de Bedrashein.

Pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, missionnaires et espions, souvent pleins de curiosité archéologique, remontent le Nil. En effet, en 1668, Colbert créa les missions archéologiques en Orient, favorisées l'année suivante par la signature de Louis XIV apposée au bas du firman de renouvellement des Capitulations avec l'Empire turc. Le premier motif avoué était la protection et la conversion des chrétiens d'Orient, mais ce noble objectif cachait la volonté de couper aux Anglais la route des Indes. Les Occidentaux purent alors voyager plus librement dans la Vallée. En 1700, Pietro della Valle, qui décrit presque scientifiquement la pyramide « rouge » de Dahshūr, peut être considéré comme le véritable découvreur de l'archéologie égyptienne. Vingt ans après lui succéda dans ce domaine Jean Coppin, espion militaire mais érudit, qui identifia l'entrée nord de la pyramide de Djeser que le baron von Minutoli ne devait redécouvrir qu'un siècle plus tard. Entre temps, dès 1735, le jésuite Claude Sicard retrouve et visite la Thèbes

antique, la situant correctement sur ses cartes publiées en 1738. Celles-ci recensent toutes les communautés chrétiennes du Caire à Assūan, de même que toutes les antiquités visibles alors sur le terrain. Ces documents uniques seront précieux pour les savants et soldats de Bonaparte, qui, de 1798 à 1800, redonnent vie à l'Égypte antique dans son cadre moderne. Mais on n'a pas encore conscience le plus souvent de la véritable nature des monuments relevés et décrits. Ainsi en allait-il encore pour Karnak en 1828. Champollion lui-même ne voyait alors dans ses « ruines » qu'un « Palais » alors que, douze ans plus tard, Nestor L'Hôte les identifiait non plus comme telles mais comme le temple d'Amonrasonter. Curieusement, d'ailleurs, Mariette dans les légendes du plan qu'il publia en 1870, n'identifiait pas réellement les parties constitutives du temple, les désignant comme des « ruines » ou des « édifices ». Très nombreux avant 1828 et après Champollion, visiteurs, peintres et artistes occidentaux vont de plus en plus loin vers la Nubie, amassant une précieuse moisson. C'est le temps des vues romantiques souvent idéalisées mais qui demeurent une mémoire unique auxquelles, après 1850, la photographie va mettre fin.



Armant, *Description de l'Égypte* 1798

Le dessin ancien des monuments, de leurs décors et légendes, demeure fondamental car nombre de sites ont disparu quand la technique neuve intervient. Pour bâtir des sucreries et usines de filature, la révolution industrielle du règne de Mehemet Ali avait ainsi fait détruire, totalement ou partiellement, les temples de Qaū el-Kebir en Moyenne-Égypte, d'Esna Nord, d'Armant ou, à Éléphantine, le périptère d'Aménophis III. Seuls les dessins de la *Description* ou des artistes, tels David Roberts en conservaient l'apparence mais, hélas, sans la précieuse documentation que constituaient les textes



Kom Ombo. Dessin de Wagner vers 1880

gravés, à jamais perdus. Au XX^e siècle, la submersion de la Nubie consécutive à la création du Haut-Barrage a entraîné des conséquences incalculables. Si la plupart des monuments majeurs ont été déplacés, parfois en terre étrangère, ou reconstruits hors d'eau, tels Kalabsha, El-Maharraqa, Dakka ou Ouadi es-Sebūa, d'autres sont engloutis, tel Qortis dont il ne reste plus que les relevés de Jean-François Gau. Bien que ceci ne soit peut-être que secondaire, les sites antiques, y compris celui de Philæ, jadis vus et reproduits intégralement par le dessin ou les épreuves photographiques, sont définitivement anéantis.

On voit par là le rôle capital joué, dès son introduction, par le nouvel instrument archéologique qu'est l'appareil de prise de vues. À Karnak en particulier, Georges Legrain, à partir de 1890, apporte la démonstration du rôle capital que doit désormais jouer la photographie, seul moyen d'établir partout un état des lieux absolu. Les plaques sont transportables, utilisables tant pour l'archéologie de terrain que pour le travail de recherche en cabinet et donnent à l'égyptologie encore dans son adolescence l'outil presque parfait dont elle avait besoin.

La science neuve créée par Champollion était inséparable de l'épigraphe. Il fallait lire pour comprendre car seul

l'écrit dans la vieille Égypte donne un sens aux témoins recueillis. La mission de l'égyptologue est dès lors de tout copier, de lire puis de parvenir à la connaissance qui fait renaître la vie. Aux temps du dessin d'ensemble, de la vue générale d'état des lieux, du levé de plans succèdent ceux de la quête du texte. L'épigraphe qui donne un sens aux monuments affine ses méthodes. En alliant par exemple la technique déjà ancienne de l'estampage aux clichés, comme le fit Georges Legrain pour les blocs démembrés des Annales des grands-prêtres d'Amon, non seulement ces fragiles témoins furent sauvés pour la science mais fournirent une moisson immense d'informations sur un monde sacerdotal largement méconnu. Lire et comprendre est une chose, encore faut-il diffuser les résultats. Dans ce domaine, si la copie manuelle est longtemps restée de règle pour la transcription des documents hiératiques ou démotiques, la création, dès la première moitié du XX^e siècle de fontes hiéroglyphiques adéquates, allait permettre d'observer la règle épigraphique primordiale qui est le respect de la disposition originale des documents publiés.

1210- 2010.

En 1585 encore, quand le « Ptolémée moderne », Ortelius, publie sa carte du monde occidental et de l'Orient méditerranéen, l'Égypte n'est qu'un espace géographique sans histoire, lieu secondaire d'antiquités chrétiennes. La quête commencée en Occident il y a huit cents ans sur la terre des Pharaons est devenue aujourd'hui, grâce à Jean François Champollion, l'égyptologie universelle à qui il reste toujours une immense tâche à accomplir.



Stèle sud d'Amarna, N. L'Hôte 1840

Un labyrinthe thébain : la tombe du prêtre Padiaménopé (TT33)

**Isabelle RÉGEN, ancien membre scientifique de l'IFAO (Le Caire)
Ingénieur de recherche (univ. Montpellier III-UMR 5140 CNRS)**

Conférence du samedi 13 mars 2010
Salle des Archives Départementales. Grenoble

Située sur la rive ouest de Louqsor, dans la



Fig. 1 : TT 33 – vue extérieure générale
(© Isabelle Régen, novembre 2009).

nécropole de l'Assassif, la tombe n° 33 est l'un des plus vastes tombeaux de Thèbes avec vingt-deux salles souterraines réparties sur quatre niveaux différents (fig. 1-2).

Véritable tombe-labyrinthe, la sépulture du prêtre-ritualiste en chef Padiaménopé (Pétaménophis) se situe au cœur d'une enceinte au sol de 9900 m². Les parois consignent sur plus de 2620 m² une anthologie de la littérature funéraire égyptienne (Textes des Pyramides, Textes des Sarcophages, Livre des Morts, Ouverture de la Bouche, Livres du Monde Inférieur, textes astronomiques...). Ces textes, offrant souvent des versions nouvelles et améliorées, constituent pour la plupart la dernière notation écrite connue de ces compositions (Livres du Monde Inférieur).

Si les parois de la tombe sont couvertes d'inscriptions, on dispose paradoxalement de très peu d'informations sur son propriétaire, le prêtre et savant Padiaménopé, qui vécut au 7^e s. av. J.-Chr. (fin XXV^e - début XXVI^e dynastie).

Seule une partie des textes de la tombe a été publiée. Les trois volumes que Johannes Dümichen, alors titulaire de la chaire d'égyptologie de Strasbourg, y consacre, paraissent à Leipzig entre 1884 et 1894².

C'est l'un de ses étudiants, Wilhelm Spiegelberg, qui se charge de réunir et publier les dernières notes du troisième volume. Johannes Dümichen laisse donc trois volumes d'un opus qui, à l'origine, devait en comprendre six. En l'espace de dix ans, tout en publiant simultanément d'autres ouvrages, Johannes Dümichen aura consacré aux textes de cette tombe quasiment cent planches de copies manuscrites, effectuées dans des conditions de travail extrêmes.

Depuis 2004, une mission française dirigée par le Prof. émérite Claude Traunecker (université de Strasbourg) travaille dans cette tombe. Avant de pouvoir entreprendre une campagne épigraphique, il a fallu inventorier, photographier et déménager plus d'un millier d'antiquités entreposées dans les trois premières salles du monument. La tombe servait en effet de magasin au Service des Antiquités égyptiennes et, par sécurité, le passage de la salle III à la salle IV était scellé depuis 1976, interdisant par conséquent l'accès au reste de la sépulture. L'ouverture du passage ne pouvait être effectuée qu'après le déménagement complet des objets. Le travail a donc débuté, en 2004-2005, par deux campagnes d'inventaire, photographie et déménagement effectués par une équipe CSA – IFAO (Le Caire) – UMB (Strasbourg). En décembre 2005, le passage vers la salle IV a été ouvert, rendant alors possible l'accès à la totalité des salles de la TT 33. Le travail épigraphique a débuté en 2006 et se poursuit depuis grâce à une collaboration des universités de Strasbourg et de Montpellier (Paul Valéry).

Le hall d'entrée est couvert de scènes et de tableaux d'offrandes dans le style de l'Ancien Empire. Il présente la particularité d'être inscrit en haut-relief, à la différence du reste

thebanischen Nekropolis in vollständiger Copie seiner Inschriften und bildlichen Darstellungen, und mit Uebersetzung und Erläuterungen derselben, 3 vol., Leipzig, 1884-1894 (copie manuscrite d'un choix de textes des salles I à XII, XXII).

² J. DÜMICHEN, *Der Grabpalast des Patuamenap in der*

de la tombe où la sculpture en creux a été utilisée. Quand on passe ce hall d'entrée et que l'on se dirige vers la salle I, on rencontre de part et d'autre du passage de la porte deux hymnes solaires où Padiaménopé adresse des louanges à Rê-Horakhty (extraits du chapitre 15 du Livre des Morts). Les salles hypostyles I et II, très abîmées, ainsi que leurs piliers, sont consacrées au Livre des Morts. La salle III comprend une niche fausse-porte très abîmée ; elle est essentiellement inscrite de Textes des Pyramides et décorée de scènes figurant le défunt dans le style de l'Ancien Empire.

La décoration de la salle IV est conçue comme celle d'un sarcophage du Moyen Empire (frises d'objets et colonnes de textes). La salle V est entièrement décorée par le Rituel de l'Ouverture de la Bouche. Dans la salle VI, inscrite de chapitres du Livre des Morts (torches protectrices, génies-gardiens) nous rencontrons le premier escalier. La salle VII, également inscrite de chapitres du Livre des Morts (génies-gardiens) comprend le second escalier. La décoration de la salle VIII subsiste à l'état de lambeaux et il est difficile d'en déterminer la nature. La salle IX, qui comprend un puits, correspond à une sorte de salle du Jugement car l'ensemble de la décoration est consacré à ce thème. La salle X est un couloir voûté entièrement couvert de tableaux ou scènes d'offrandes extraits des Textes des Pyramides. La salle XI, voûtée, est conçue comme un caveau de pyramides à textes de l'Ancien Empire et est donc décorée de Textes des Pyramides. Au fond de la pièce, évidée dans la roche, une sorte de « socle » inachevé subsiste.

C'est à partir de la salle XII, que l'on va rencontrer un groupe de textes funéraires que l'on rassemble sous l'appellation « Livres du Monde inférieur ». Les salles XII et XIII sont décorées essentiellement de l'Amdouat et du Livre des Portes. Chacune des douze divisions de ces deux Livres est entrecoupée d'extraits de Litanies du Soleil et du Livre de la Nuit. Une copie d'une partie du Livre de la Terre est également présente. Ces compositions entourent le tombeau osirien de la salle XIII, massif évidé dans le gebel, prenant la forme d'un énorme sarcophage gardé par huit divinités féminines. Le décor de ses faces fait alterner une série de niches et de portes.

Les petites chapelles XIV-XV-XVI, attenantes à la salle XIII, comportent des textes relatifs au culte de Djémé.

Le puits de la salle XII mène au deuxième niveau de la tombe (salles XVII-XIX). Le programme iconographique des salles XVII-XVIII-XIX est essentiellement consacré au Livre des Cavernes. La salle XIX, voûtée, est reliée par un puits à la salle XXI (la salle XX est inexploree) qui constitue un faux-caveau décoré de dix niches fausse-portes (troisième niveau). La salle XXI se terminait autrefois par un faux-mur qui dissimulait l'entrée du véritable caveau auquel on accède par un boyau situé près du plafond (quatrième niveau).

Le caveau (salle XXII) est une salle voûtée qui mesure un peu plus de 9 m de long sur quasiment 6 m de large. Il présente une hauteur maximale sous la voûte d'environ 5 m. Sous la voûte, tout autour de la salle, courent les douze heures de l'Amdouat. Des chapitres du Livre des Morts décorent les lunettes de la voûte. Le caveau est creusé de quatorze niches destinées à recevoir des statuettes de génies-gardiens protecteurs. Des textes relatifs aux génies-gardiens du Livre des Morts sont notés à proximité des niches. Le plafond présente un décor astronomique qui prendrait pour modèle celui de la tombe de Senmout.

Bibliographie récente et filmographie :

- GESTERMANN Louise, *Die Überlieferung ausgewählter Texte altägyptischer Totenliteratur ('Sargtexte') in spätzeitlichen Grabanlagen, ÄgAbh 68*, 2005, vol. I, p. 110-119 (inventaire partiel des textes funéraires de la tombe).
- DE MEULENAERE Herman, « Derechef Pétamenophis », dans L. Gabolde (éd.), *Hommages à Jean-Claude Goyon, offerts pour son 70^e anniversaire, BiEtud 148*, Le Caire, 2008, p. 301-306.
- RÉGEN Isabelle, « Metatextuality and Efficiency in ancient Egypt: Two Examples from the Priest Padiamenope's Tomb (Book of the Gates, TT 33) », dans S. Aufrère, G. Dorival (éd.), *Palimpsests II : An International Symposium on Commentary Literature in the Ancient Near Eastern and Ancient Mediterranean Cultures, 25-27 sept. 2008, Aix-en-Provence, Centre Paul-Albert Février (MMSH), OLA*, Leyde, 2010, à paraître.
- TRAUNECKER Claude, « Le palais funéraire de Padiamenopé redécouvert (TT 33) », *Égypte, Afrique & Orient 51*, sept.-oct.-nov. 2008, p. 15-48.
- « La tombe 33. Un mystère égyptien », documentaire de 52 mn ; première diffusion sur Arte le 28 avril 2007
- « Tomb 33 An Egyptian Mystery », première diffusion sur CNN, 18 septembre 2008. Documentaire en 3 parties, visualisable en ligne sur le site de CNN :
- <http://edition.cnn.com/video/#/video/international/2008/09/18/wus.tomb.33.bk.a.cnn>.

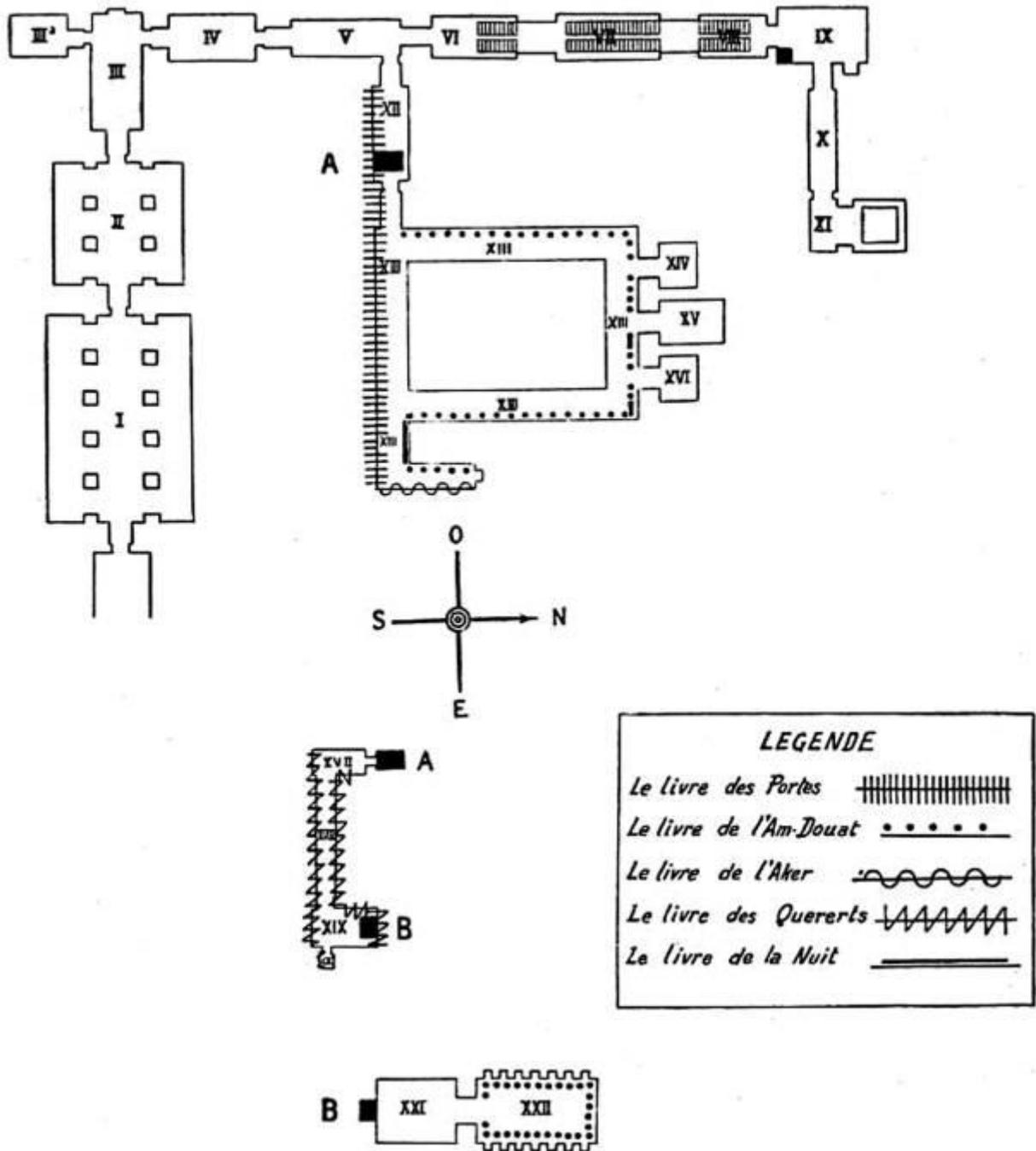


Fig.2 : TT 33 – plan
(d'après A. Piankoff, BIFAO 46, 1947, p.75 fig.1).

Le thème de la satire des métiers dans les Enseignements ramessides

Vanessa RITTER, doctorante en égyptologie, Université de Montpellier III

Conférence du samedi 03 avril 2010

Salle des Archives Départementales. Grenoble

L'Enseignement en général.

La littérature didactique est un genre littéraire à part entière que les Égyptiens nommaient *Sébayt* (*Enseignement*). Il s'agit d'un ensemble de textes écrits sous forme de vers regroupant les conseils que donnait un homme à son fils (plus généralement un maître à son élève) dans le but de maintenir la *maât*. La naissance de ce genre est liée aux conditions historiques et en effet, la nécessité de former un personnel administratif dévoué remonte à la restauration de l'Etat, au début du Moyen Empire, avec Montouhotep II. Il est également probable qu'après une période relativement troublée, telle que la Première Période Intermédiaire, il y ait eu une réflexion sur la notion de *maât* qui ait entraîné la création de ces préceptes.

La formation utilisée pour les scribes destinés à l'administration développe une littérature éducative et loyaliste montrant ainsi la volonté du pouvoir politique.

Tous les textes attribués à des auteurs ayant vécu à l'Ancien Empire que nous connaissons actuellement sont en fait pseudo épigraphes et ont été rédigés à partir de la fin de la XI^e dynastie.

La Satire des métiers en particulier.

Le texte le plus copié après la *Kémyt*, est celui que nous nommons la *Satire des métiers*. Le titre égyptien de ce texte, datant du début de la XII^e dynastie, est *Enseignement de Khéty, fils de Douaf*. Nous connaissons par ailleurs Khéty pour être probablement l'auteur de l'*Enseignement d'Amenemhat I* et de l'*Hymne au Nil*, bien que cet *Enseignement* lui ait certainement été attribué plus tardivement.

Le but de l'œuvre étant d'encourager son fils dans ses études de scribe, Khéty va énumérer en dix-huit stances et avec un certain humour, les inconvénients de divers métiers, après avoir loué les avantages de la

Stance	Contenu	Stance	Contenu
I-III	titre et introduction (scribe)	XIII	cultivateur
IV	orfèvres	XIV	tisserand
V	charpentier	XV	fabricant de flèches
VI	joaillier	XVI	coursier
VII	barbier	XVII	charbonnier
VIII	cueilleur de roseaux	XVIII	cordonnier
IX	potier	XIX	blanchisseur
X	maçon	XX	chasseur d'oiseaux
XI	charpentier	XXI	pêcheur
XII	jardinier	XXII-XXX	<i>Enseignement</i>

[Fig.1] Contenu des stances de la Satire des métiers

condition du scribe. Chaque paragraphe est ainsi consacré à une profession [Fig. 1]. D'autre part les chapitres de la fin du texte sont constitués de préceptes moraux ou de bienséance dans la lignée de l'*Enseignement de Ptahhotep*.

Les Satires ramessides, descendants directs de l'Enseignement de Khéty.

Au Nouvel Empire, une grande majorité des *Enseignements* a pris comme modèle la *Satire des métiers*, ce qui n'est pas si surprenant quand nous constatons que la plus grande part des sources sur lesquelles nous basons notre connaissance de la *Satire*, a été copiée par les scribes de Deir al-Médîna à l'époque ramesside. Il n'est ainsi pas surprenant que les scribes de cette époque, qui maîtrisaient parfaitement ce « classique », s'en soient inspiré dans ces nouvelles compositions. D'autre part, il est probable que l'administration ramesside ait eu régulièrement besoin de nouvelles recrues et donc ait eu recours à cette forme de propagande.

Les principales satires ramessides font partie du lot de papyrus éducatifs que nous nommons les *Miscellanées*. Parmi celles-ci

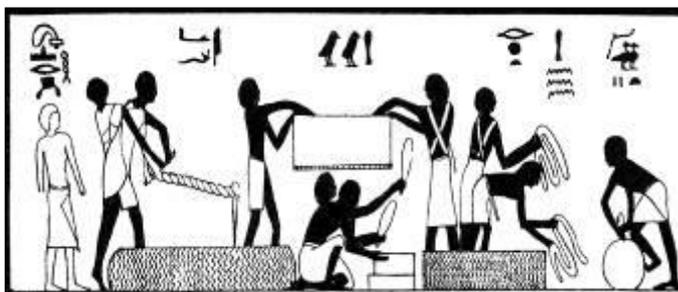
se trouvent, selon leur titre égyptien, l'*Enseignement épistolaire de Nebmaâtrênakht*, celui de *Pyay* et la *Lettre de Pahemnéter*, mais encore des textes dont nous ne connaissons pas le titre. [Fig. 2].

Le premier point commun des *Enseignements* ramessides avec la *Satire* est un procédé littéraire identique qui consiste à valoriser la situation du scribe par rapport à tous les autres métiers.

Texte	Sources	Métiers (dans leur ordre d'apparition)
Enseignement épistolaire de Nebmaâtrênakht	P. Lansing.	Blanchisseur, potier, fabricant de sandales, fleuriste (?), courtier, charpentier, cultivateur, soldat.
« Supériorité de la fonction de scribe »	P. Anastasi II ; P. Chester Beatty IV et V ; P. Sallier I.	Cultivateur, soldat, gardien de porte, engraisseur, chasseur d'oiseaux, pêcheur, prêtre, prêtre-ouâb, chef d'écurie, boulanger.
P. Chester Beatty V (n° 5, 14 - 6, 7)	P. Chester Beatty V	Cultivateur, domestique, blanchisseur, matelot.
Enseignement épistolaire de <i>Pyay</i>	P. DeM 35 ; P. Lansing ; P. Turin C ; O. Caire CG 25771 r° ; O. DeM 1044, 1597, 1601 r°, 1634 l, 1661, 1664 r° ; O. Florence 2619 ; O. KV 18/2.315.	Soldat.
Lettre de Pahemnéter	P. Anastasi V ; P. Chester Beatty V ; P. Sallier I ; P. Turin C ; O. Petrie B, O. Turin CG 57463.	Soldat.
« Malheurs du soldat »	P. Anastasi III et IV ; P. Chester Beatty IV et V ; O. DeM 1030.	Soldat.
« Malheurs du cultivateur »	P. Anastasi V ; P. Chester Beatty V et X VIII ; P. Lansing ; O. Bodleian 254 ; O. Turin CG 57106 v°.	Cultivateur.

[Fig.2] Variantes ramessides de la *Satire*

De plus, certains métiers sont toujours présents dans les textes du Nouvel Empire tels le potier, le blanchisseur, le cultivateur. La situation du pêcheur (littéralement le « chasseur de poissons ») et du chasseur d'oiseaux, bien que présente dans la *Satire*, n'est que très peu évoquée dans la littérature ramesside : seulement un distique (deux vers) dans le texte des *Miscellanées*, qu'A.H. Gardiner avait nommé *The profession of scribe is superior to all others*.



[Béni Hassan T. 3] (P.E. Newberry, *Beni Hasan I*, Londres, 1893, pl. XXIX)

Toutefois, la description largement glosée des avantages de la condition du scribe voit dans ce qui restait abstrait dans la XXII^e stance de la *Satire* une application plus concrète.

Les adaptations et variations.

L'une des innovations ramessides est de consacrer un texte entier à un métier, notamment pour les *Malheurs de l'agriculteur* ou *du soldat*.

À l'époque où ces textes ont été rédigés, cela fait déjà bien longtemps que la langue parlée a évolué et la plus grande réforme grammaticale de la langue égyptienne a eu lieu. Nous appelons cette phase de la langue le néo égyptien.

Cependant, les textes littéraires ramessides sont écrits dans une langue factice qui a pour base le néo égyptien auquel on a ajouté des tournures de moyen égyptien afin de lui donner un vernis ancien et renforcer l'efficacité des conseils.

On voit ainsi apparaître la nécessité de remettre au goût du jour les textes « classiques » mais peut-être aussi de les rendre plus accessibles.

De nouveaux métiers sont désormais pris comme contre-exemple, tel le boulanger ou le fabricant de sandales.

Avec pour l'instant trois textes complets énumérant les diverses infortunes du soldat ainsi que des passages dans certaines compilations, il s'agit du thème sur lequel les égyptiens ont le plus glosé. Cette apparition dans la liste des professions s'explique aisément par la création d'une armée de métier à la XVIII^e dynastie.

Comme on peut le lire dans l'*Enseignement épistolaire de Pyay*, même en cas de victoire, la situation est difficile. D'autre part, certains textes, comme un extrait du P. Anastasi III, expliquent que même la position de l'officier de charrie n'est pas enviable.

Il est également surprenant de trouver le prêtre et le prêtre-ouâb parmi les positions peu enviables.

Au Nouvel Empire naissent concomitamment deux nouveaux « sous-genres » de la littérature éducative, dérivant de la *Satire*, d'une part les reproches adressés au scribe

paresseux ou inattentif mais aussi les remerciements de l'élève à son maître.

Il est amusant de constater que dans la version du P. Anastasi IV des *Malheurs du soldat*, la conclusion exhorte le scribe Inéna à mieux s'appliquer aux écrits. Or ce scribe, qui a vécu sous le règne de Séthi II, nous est connu pour être le rédacteur du P. Sallier II, principale source actuelle de la *Satire des métiers* et du P. d'Orbiney, qui contient le *Conte des deux frères*.

L'intérêt de la *Satire* est notamment de présenter des professions qui ne sont pas décrites ailleurs. Mais elle permet aussi de donner un nouvel éclairage à notre connaissance de la vie quotidienne, contrairement au monde souvent idéalisé présenté dans les tombes. Pour le thème du soldat, cette littérature est également en opposition avec la vision que nous donnent les grands textes relatant les campagnes militaires du Nouvel Empire, comme la *Biographie d'Ahmès*,

fils d'Abana ou le poème de *la Bataille de Qadech*.

De même que pour la *Satire*, on retrouve dans l'*Ecclésiastique* (ou *Siracide*) 38, 24 - 39, 11 une descendance directe à ces textes. En effet, ce texte biblique nous narre sur un mode identique les affres des métiers manuels (paysan, charpentier, forgeron et potier) en opposition avec « celui qui étudie la sagesse de tous les anciens et consacre ses loisirs aux prophéties ».

On peut parfois lire de la littérature sapientiale du Nouvel Empire qu'elle est plus pauvre et réduite qu'au Moyen Empire, mais actuellement on recense en fait une quarantaine de textes dont certains relativement longs et complets.



Scène de conscription : Tombe d'Ouserhat [TT 56]
 (A. Guilleux)

Indications bibliographiques :

○ M. LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Literature: A Book of Readings* vol. I et II, University of California Press, 1973 et 1976.

○ P. VERNUS, *Sagesses de l'Égypte pharaonique*, Imprimerie nationale éd., 2001.

Pour les *Miscellanées* :

○ Texte hiéroglyphique : A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Miscellanies, Bibliotheca aegyptiaca* VII, 1937.

○ Traduction : R.A. CAMINOS, *Late-Egyptian Miscellanies, Brown Egyptological Studies* I, 1954.

La collection égyptienne du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, ses origines et son développement

**Luc LIMME, égyptologue, Directeur du département d'Égyptologie des
Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles**

Conférence du samedi 15 mai 2010

Salle des Archives Départementales. Grenoble

Contrairement aux grands musées européens, qui se sont intéressés de bonne heure aux arts de l'Égypte ancienne, le Musée du Cinquantenaire³ abrite une collection égyptienne dont la formation remonte à une date plus récente, car il a fallu attendre le milieu du XIX^e siècle pour que la Belgique soit dotée d'un musée digne de ce nom : le *Musée d'Armes Anciennes, d'Armures, d'Objets d'Art et de Numismatique*, situé alors dans les locaux de la Porte de Hal à Bruxelles.

L'époque de formation (1844-1900)

Aux alentours de 1850, le musée ne comportait qu'une dizaine de pièces d'antiquités égyptiennes, parmi lesquelles figuraient un vase canope en albâtre de la Basse Époque pharaonique et une stèle en bois peint d'époque ptolémaïque, acquis en 1844, ainsi qu'un grand fragment de cercueil inscrit au nom du « scribe royal de la Tombe et directeur des travaux de la Nécropole » Boutehamon (XXI^e/XXII^e dynastie) et acheté, en 1847, à Sarah Belzoni-Banne, la veuve du célèbre chasseur d'antiquités Giovanni Belzoni, qui s'était établie à Bruxelles quelques années après la mort de son mari.

En 1861, le musée entra en possession d'une bonne partie du cabinet d'antiquités formé par le politicien et archéologue amateur Gustave Hagemans. La pièce la plus marquante de cette collection, qui contenait quelque deux cents objets égyptiens de tout genre, est incontestablement la statue dite de la « Dame de Bruxelles ». Datant de la III^e dynastie, cette œuvre constitue l'une des plus anciennes statues de femmes de grande taille.



“La Dame de Bruxelles”.
III^e dynastie. Ancienne collection
G. Hagemans (1861). Inv. E.752.
© Musées royaux d'Art et
d'Histoire – Bruxelles

La première donation importante fut celle faite en 1884, cinq ans avant sa mort, par le diplomate et collectionneur Émile de Meester de Ravestein. Le contenu de la galerie d'antiquités que celui-ci avait aménagée dans son château à Hever (près de Malines) fut quasi intégralement transféré au musée de Bruxelles. Certaines des pièces égyptiennes avaient été acquises par de Meester de Ravestein en 1859, lors de la vente aux enchères de la collection privée de Antoine-Guillaume-Bernard Schayes, conservateur du musée de la porte de Hal, qui les avait achetées lui-même à la célèbre vente G. Anastasi à Paris, en 1857. C'est entre autres le cas de deux séries de cercueils de Basse Époque s'emboîtant l'un dans l'autre. En 1892, la collection connut un nouvel

³ Le Musée du Cinquantenaire fait partie des Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Il est hébergé dans le complexe architectural édifié pour le Cinquantenaire de l'indépendance de la Belgique, en 1880 (note de la rédaction).

accroissement grâce à un don généreux du Gouvernement khédivial d'Égypte. Ce don consistait en plusieurs cercueils et quelques dizaines d'autres objets issus de la découverte faite par l'archéologue français Eugène Grébaut, pendant l'hiver de 1891-1892, dans une cachette à Deir el-Bahari où avait été mis en sécurité le mobilier funéraire d'un grand nombre de prêtres et prêtresses thébains de la XXI^e dynastie. Entre-temps, plus précisément en 1889, les collections d'antiquités avaient quitté la Porte de Hal pour être hébergées définitivement au Palais du Cinquantenaire construit en 1880, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

Le « règne » de Jean Capart (1900-1942)

À la fin du XIX^e siècle, la collection égyptienne comptait environ quatre cents objets et était donc encore fort modeste. C'est alors qu'entre en scène l'homme qui allait faire connaître à cette collection un développement remarquable : Jean Capart (°1877-†1947), considéré à juste titre comme le « père de l'égyptologie belge ». Dès l'année de sa nomination comme conservateur, en 1900, Jean Capart s'est donné pour mission de constituer une collection qui serait représentative de toutes les périodes et du plus grand nombre d'aspects possible de la civilisation de l'ancienne Égypte. Il a parfaitement réalisé cet objectif, car pendant les quarante ans de son « règne » le nombre d'antiquités égyptiennes au Musée du Cinquantenaire s'est vu multiplié par vingt : d'environ quatre cents objets en 1900 à presque huit mille en 1942, l'année de son admission à la retraite.



Vignette du Livre des Morts de Neferrenpet.
Deir el-Médineh(?), XIX^e dynastie.
Don d'Isabelle Errera (1901). Inv. E.5043. © Musées
royaux d'Art et d'Histoire – Bruxelles

Jean Capart et le mécénat

Jean Capart était un homme extrêmement dynamique et disposait d'une force de persuasion remarquable. Aussi la liste des personnalités – industriels, hommes d'affaires et membres de familles nobles – qui l'ont aidé à faire des acquisitions est-elle impressionnante. Citons-en deux exemples : Isabelle Errera et le baron Edouard Empain.

Si son nom est lié à la riche collection d'étoffes anciennes (coptes et autres) dont elle gratifia le musée, c'est Isabella Errera aussi qui, en 1900-1901, fournit à Jean Capart les moyens d'acquérir, lors d'une mission en Égypte, un magnifique papyrus à vignettes du Nouvel Empire : le Livre des Morts du « sculpteur » Neferrenpet.

Ingénieur, homme d'affaires et constructeur d'Héliopolis, le luxueux quartier résidentiel du Caire, le baron Empain permit à Jean Capart d'entreprendre des fouilles à Héliopolis même, d'acheter de nombreuses œuvres égyptiennes pour son musée et de financer le démontage et le transport du mastaba de Neferirtenef qui fut remonté au Cinquantenaire en 1907.

Bien qu'il ne puisse pas être considéré comme un vrai « mécène » au sens propre du terme, le roi Léopold II a également, ne serait-ce qu'indirectement, joué un rôle dans le développement de la section égyptienne du musée. Ce roi avait en effet constitué une belle et intéressante collection d'antiquités égyptiennes. Pendant des années Jean Capart s'est efforcé, en vain, à obtenir que ces œuvres soient transférées au Musée du Cinquantenaire. Ce n'est qu'en 1914, cinq ans après la mort du souverain et à la suite de multiples tiraillements juridiques entre l'État belge et les princesses héritières, que ces dernières consentirent à céder la « Collection Léopold II » au musée. Le Cinquantenaire entra ainsi en possession de plusieurs pièces importantes, comme la statue monumentale d'un dieu-faucon, en quartzite, remontant au Nouvel Empire mais usurpée, sous la XXI^e dynastie, par le « grand-prêtre d'Amon » Masaharta. Cette statue fut malheureusement fortement endommagée pendant l'incendie qui frappa le musée en février 1946. En 1935, peu de temps après son avènement, le roi Léopold III fit remettre au musée une série d'objets qui faisaient également partie de la collection Léopold II, mais qui avaient échappé à l'attention lors du transfert de 1914. À ce second lot appartenait, entre autres, une

statuette funéraire en bois au nom d'un certain Khay. En l'examinant attentivement, Jean Capart constata que la statuette était creuse et qu'elle renfermait un rouleau de papyrus. Après qu'il fût déroulé, il s'avéra que ce document se raccordait parfaitement à un papyrus de la collection Amherst, qui se trouve actuellement à la Pierpont Morgan Library de New York. Le Papyrus Léopold II et la partie conservée à New York réunis contiennent le procès-verbal de l'interrogatoire de pilleurs de tombes royales et privées sous le règne de Ramsès IX.

Jean Capart et le marché des antiquités

Tout en ayant des contacts réguliers avec les antiquaires égyptiens, européens et américains, Jean Capart suivait aussi de très près les ventes aux enchères, tant à l'étranger (par exemple à Londres et à Paris) qu'en Belgique. Disposant d'un budget restreint, sa politique d'achat consistait à essayer de repérer des œuvres qui intéressaient moins les grands collectionneurs, mais qui avaient une valeur documentaire ou scientifique certaine. C'est en 1905, lors de la vente de la collection P. Philip à Paris, qu'il réalisa un de ses plus beaux achats. Il avait été intrigué par un fragment de relief en calcaire, décrit au catalogue de vente comme le portrait d'un souverain ptolémaïque et couvert d'inscriptions illisibles – et modernes! – tracées à l'encre noire. Le nettoyage de la pièce fit apparaître non pas le portrait d'un Ptolémée, mais celui d'une reine de la XVIII^e dynastie que Jean Capart identifia plus tard comme provenant de la tombe d'Ouserhat à Thèbes et comme représentant la reine Tiy⁴, épouse d'Amenhotep III. Ce relief compte, aujourd'hui encore, parmi les chefs-d'œuvre du Musée du Cinquantaire.

Jean Capart et les fouilles en Égypte

Dès son entrée en fonction, Jean Capart a fait profiter son musée d'un système créé peu de temps auparavant par l'*Egypt Exploration Fund* à Londres. Cet organisme, appelé plus tard l'*Egypt Exploration Society*, avait obtenu de la part du Service des Antiquités de l'Égypte que les fouilleurs anglais pouvaient emporter, après chaque campagne de fouille, une part des trouvailles archéologiques et que celles-ci pouvaient être redistribuées parmi les institutions et musées qui avaient

contribué au financement des fouilles en question. Jean Capart a su motiver les autorités belges à participer à ce genre de souscriptions. Il y eut d'abord des accords avec les sociétés déjà citées, et plus tard, des conventions similaires furent conclues avec les Universités d'Oxford et de Harvard pour les fouilles en Nubie soudanaise. Ce système a fonctionné pendant plus de 30 ans, si bien que des centaines d'objets provenant de divers sites égyptiens et nubiens ont abouti au musée de Bruxelles. Par conséquent, une très grande partie de la collection se compose d'objets dont la provenance et le contexte archéologique sont bien connus.

Bien entendu les fouilles belges en Égypte ont, elles aussi, contribué à l'accroissement de la collection. Malheureusement, les fouilles d'Héliopolis financées par le Baron Empain (1907), celles de Sheikh Fadl (1924), en Moyenne Égypte, et celles de Diospolis Parva (1927), au nord de Thèbes, n'ont pas été couronnées de grands succès. Mais en 1937, Jean Capart réussit à réunir les fonds nécessaires pour commencer des fouilles à Elkab (l'antique *Nekhen*), un endroit situé au nord de la ville d'Edfou où des archéologues et égyptologues belges poursuivent d'ailleurs encore des recherches aujourd'hui. Pendant trois saisons de fouille, juste avant et après la Deuxième Guerre mondiale, Jean Capart y a personnellement dirigé les travaux archéologiques. Son intérêt se portait essentiellement sur les ruines du grand temple dédié à la déesse-vautour Nekhbet. Sous son aspect actuel, le temple date de l'époque ramesside, mais des pharaons d'époques plus anciennes et plus récentes y ont également laissé des traces. Les fouilles de Jean Capart à Elkab ont livré un abondant matériel archéologique dont une partie fut attribuée au Musée du Cinquantaire lors d'un partage officiel dans les années 1950. Citons, par exemple, le buste du roi Amenhotep II et un sphinx avec les traits du visage d'un pharaon de la XXX^e dynastie, peut-être Nectanébo I^{er}.

Après Jean Capart

Après son admission à la retraite (1942), Mlle Marcelle Werbrouck (1942-1959) qui avait été sa collaboratrice dévouée pendant de très nombreuses années, lui succéda. Passionnée par la peinture égyptienne, Mlle Werbrouck recommanda l'acquisition d'un grand nombre d'ostraca figurés, achetés à

⁴ Voir la photo de couverture de ce bulletin.

Louxor quand elle était encore conservateur-adjoint. C'est également à son initiative que son amie française Marcelle Baud, archéologue et artiste-peintre, réalisa pour le musée la reconstitution, à la peinture à l'huile sur toile, du décor mural d'une tombe thébaine de la XVIII^e dynastie, la tombe du « jardinier de l'offrande divine d'Amon » Nakht. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une œuvre originale, cette réplique grandeur nature d'un hypogée thébain apporte, aujourd'hui encore, une plus-value didactique au visiteur du musée.



Détail de la réplique de la tombe de Nakht (Thèbes, XVIII^e dynastie).
Peinture sur toile réalisée par Marcelle Baud en 1928.
© Musées royaux d'Art et d'Histoire – Bruxelles

De 1959 à 1970 la direction de la section égyptienne fut assurée par Pierre Gilbert, partiellement en collaboration avec Constant De Wit et Herman De Meulenaere. S'intéressant beaucoup à la XVIII^e dynastie et plus particulièrement à la période d'Amarna, Pierre Gilbert a acquis quelques belles œuvres datant de cette époque, notamment une belle tête de *chaouabti* du roi Akhenaton. Il fut d'ailleurs aussi l'un des promoteurs de la première grande exposition itinérante consacrée à l'art amarnien dans les années 1975-1976. Bien que la période chrétienne en Égypte n'ait jamais été sa spécialité, il a beaucoup fait pour que l'art copte soit mieux représenté au sein de la collection égypt-



Tête d'un chaouabti d'Amenhotep IV-Akhenaton. XVIII^e dynastie. Inv. E.8050. © Musées royaux d'Art et d'Histoire – Bruxelles

tienne.

Préférant laisser à autrui le soin d'évaluer mon « curriculum muséal » à moi (1973-2009), il m'est particulièrement agréable, au terme de ce bilan succinct de plus d'un siècle et demi d'acquisitions, d'évoquer la carrière de mon prédécesseur immédiat, Herman De Meulenaere, qui fut successivement conservateur, puis directeur de la section égyptienne et enfin conservateur en chef du musée entre 1963 et 1988. Comme on le sait, Herman De Meulenaere est en premier lieu un spécialiste de la Basse Époque pharaonique et de l'époque gréco-romaine. Aussi sous sa direction la collection s'est-elle surtout – mais non exclusivement – enrichie de documents ou objets relatifs à ces époques. Encouragé par quelques acquisitions particulièrement heureuses, en 1964 et 1973, de papyrus démotiques et grecs, il a continué, pendant toute sa carrière de conservateur, à porter un grand intérêt à l'achat de nouveaux documents de ce genre.

Bibliographie sommaire :

- J.-M. BRUFFAERTS, « Un mastaba égyptien pour Bruxelles », dans : *Bulletin MRAH* 76 (2005), p. 5-36.
 W.R. DAWSON, E.P. UPHILL & M.L. BIERBRIER, *Who was Who in Egyptology*, Londres, 1995.
 H. DE MEULENAERE e.a., *Liber Memorialis 1835-1985*, Bruxelles (MRAH), 1985.
 B. van de WALLE, L. LIMME & H. DE MEULENAERE, *La collection égyptienne. Les étapes marquantes de son développement*, Bruxelles (MRAH), 1980.
 B. VAN RINSVELD, « Le dieu-faucon égyptien des Musées royaux d'Art et d'Histoire », dans : *Bulletin MRAH* 62 (1991), p. 15-52.

Programme des conférences 2010 – 2011

I.- FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIE 2-3 OCTOBRE 2010 LYCÉE CHAMPOLLION – 1, cours Lafontaine – GRENOBLE

SAMEDI 2 OCTOBRE 2010

- . 14h00 : **Magie : pratique magique et magiciens dans l'ancienne Égypte**,
François TONIC, historien, rédacteur en chef du Magazine Pharaon
- . 16h00 : **Décors et monuments, une écriture de magie**,
Isabelle FRANCO, égyptologue, chargée de cours à l'École du Louvre

DIMANCHE 3 OCTOBRE 2010

- . 14h00 : **Les Textes des Sarcophages et la démocratie**,
Harco WILLEMS, égyptologue, Université de Louvain (Belgique)
- . 16h00 : **Gestes magiques**,
Nadine GUILHOU, égyptologue, chercheur associé à l'Institut d'égyptologie François-Daumas
Université Paul-Valéry à Montpellier

II.- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue A.-Prudhomme à GRENOBLE

SAMEDI 13 NOVEMBRE 2010 A 15H00

- . **Les pharaons noirs et la colonisation égyptienne de la Nubie au Nouvel Empire – Aux origines de l'architecture africaine**,
Charles BONNET, égyptologue, membre de l'Institut, directeur de la Mission Suisse des Fouilles de Kerma (Soudan)

SAMEDI 11 DECEMBRE 2010 A 15H00

- . **Le lieu de naissance des enfants de Nout : y a-t-il eu un choix délibéré pour l'implantation de leurs temples ?**
Anaïs TILLIER, doctorante en égyptologie à l'Université Montpellier III

SAMEDI 15 JANVIER 2011 A 16H00

- . **Le Nil, le crocodile et le Divin**,
Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de l'Association,
conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

SAMEDI 19 MARS 2011 A 15H00

- . **Hiérakonpolis – « La Cité des dieux »**,
Jean-Pierre PÄTZNICK, égyptologue, chercheur associé à l'Université de Montpellier III

SAMEDI 16 AVRIL 2011 A 15H00

- . **La nécropole des vaches sacrées de l'ancienne capitale du 22^{ème} nome de Haute-Égypte**,
Frédéric SERVAJEAN, égyptologue, Université de Montpellier III

SAMEDI 15 MAI 2011 A 15H00

- . **Entre les dieux et les morts : à la découverte des rituels et liturgies d'un prêtre d'époque tardive**,
Sandrine VUILLEUMIER, égyptologue, Université de Genève

L'égyptologie à l'Université Inter-Âges du Dauphiné

Programme des cours 2010- 2011

(Une assiduité aux cours est demandée)

Épigraphie

Professeur : Gilles DELPECH

1^{ère} année : *L'histoire des hiéroglyphes, l'écriture et les premières phrases*

(réf. H031) – le mercredi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le mercredi 6 octobre

2^{ème} année : *Grammaire : étude des noms et groupes nominaux et exercices*

(réf. H032) – le lundi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le lundi 4 octobre–

3^{ème} année : *Grammaire : étude des propositions non verbales, conditionnelles et relatives et exercices* - (réf. H033) – le lundi tous les 15 jours de 14h30 à 16h00 – 1^{er} cours le lundi 11 octobre

4^{ème} année : *Étude de textes : La Chapelle Blanche* (2^{ème} année) : suite traduction et interprétation des scènes et des textes (réf. H034) - le lundi tous les 15 jours de 14h30 à 16h00 – 1^{er} cours le lundi 4 octobre

5^{ème} année : *Grammaire : étude synoptique et traduction de textes brefs et divers.*

(réf. H035) – le lundi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le lundi 11 octobre

Civilisation

Professeur : Karine MADRIGAL

Cours débutants : *Thèmes liés à la vie quotidienne : pour mieux comprendre l'univers dans lequel les Égyptiens anciens évoluaient, du Pharaon jusqu'au simple paysan* - (réf H041) - le lundi tous les 15 jours de 9h00 à 10h30 – 1^{er} cours le lundi 4 octobre

Cours confirmés : *Moments, faits, monuments, hommes ou femmes qui ont marqué l'histoire de l'Égypte antique* - (réf H042) - le lundi tous les 15 jours de 11h00 à 12h30 – 1^{er} cours le lundi 4 octobre

INSCRIPTION POUR L'ENSEMBLE DES COURS

Le vendredi 24 septembre 2010 - de 9h00 à 11h30

UIAD – 2, square de Belmont – GRENOBLE

Tel. 04.76.42.44.63

Email : uiad.dauphine@wanadoo.fr

Site Internet : www.uiad.fr

Tarifs des cours : 79€ pour l'année, auquel il convient d'ajouter 62€ d'adhésion à l'UIAD

Il sera encore possible de prendre les dernières inscriptions lors de la Fête de l'Égyptologie, pendant laquelle les 2 professeurs seront présents, les 2 et 3 octobre 2010, au Lycée Champollion à Grenoble.

Programme des séminaires d'égyptologie 2010-2011

(minimum : 15 personnes – maximum : 20 personnes)

Stan HENDRICKX : *Le prédynastique*

Le week-end des 16-17 octobre 2010

Joy SOULENAN : *Le Soudan*

samedi 5 février 2011

Marc GABOLDE : *La période amarnienne*

samedi 2 avril 2011

Laure BAZIN :

1. *La statuaire ramesside :*

samedi 28 mai 2011

2. *Les animaux nilotiques ; les animaux du désert :*

samedi 18 juin 2011

Tarifs :

- Stan HENDRICKX: 120€ les 2 journées
- Joy SOULENAN : 60€
- Marc GABOLDE : 50€
- Laure BAZIN : 45€ par intervention

Forfait 4 séances (sans Stan HENDRICKX) : 190€ au lieu de 200€

Forfait 6 séances (avec Stan HENDRICKX) : 300€ au lieu de 320€

Possibilité de s'inscrire à un ou plusieurs modules.

Pour les forfaits, échelonnement possible du paiement : 3 chèques encaissés en début de chaque trimestre.

+ Adhésion UIAD : 62 €

Horaires :

- Le samedi de 09h00 à 12h00 et de 13h30 à 16h30
 - o *Ou de* 09h30 à 12h30 et de 14h00 à 17h00
 - o *Ou de* 10h00 à 12h30 et de 14h00 à 17h30

Lieu : UIAD – 6bis Bd Gambetta – Grenoble

Inscriptions :

Avant le 20 septembre (au moins pour la première session) :

Auprès de Dominique Terrier - 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset,
Avec un chèque à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription
et la photocopie de votre carte d'adhérent de l'UIAD pour l'année 2010-2011.

